

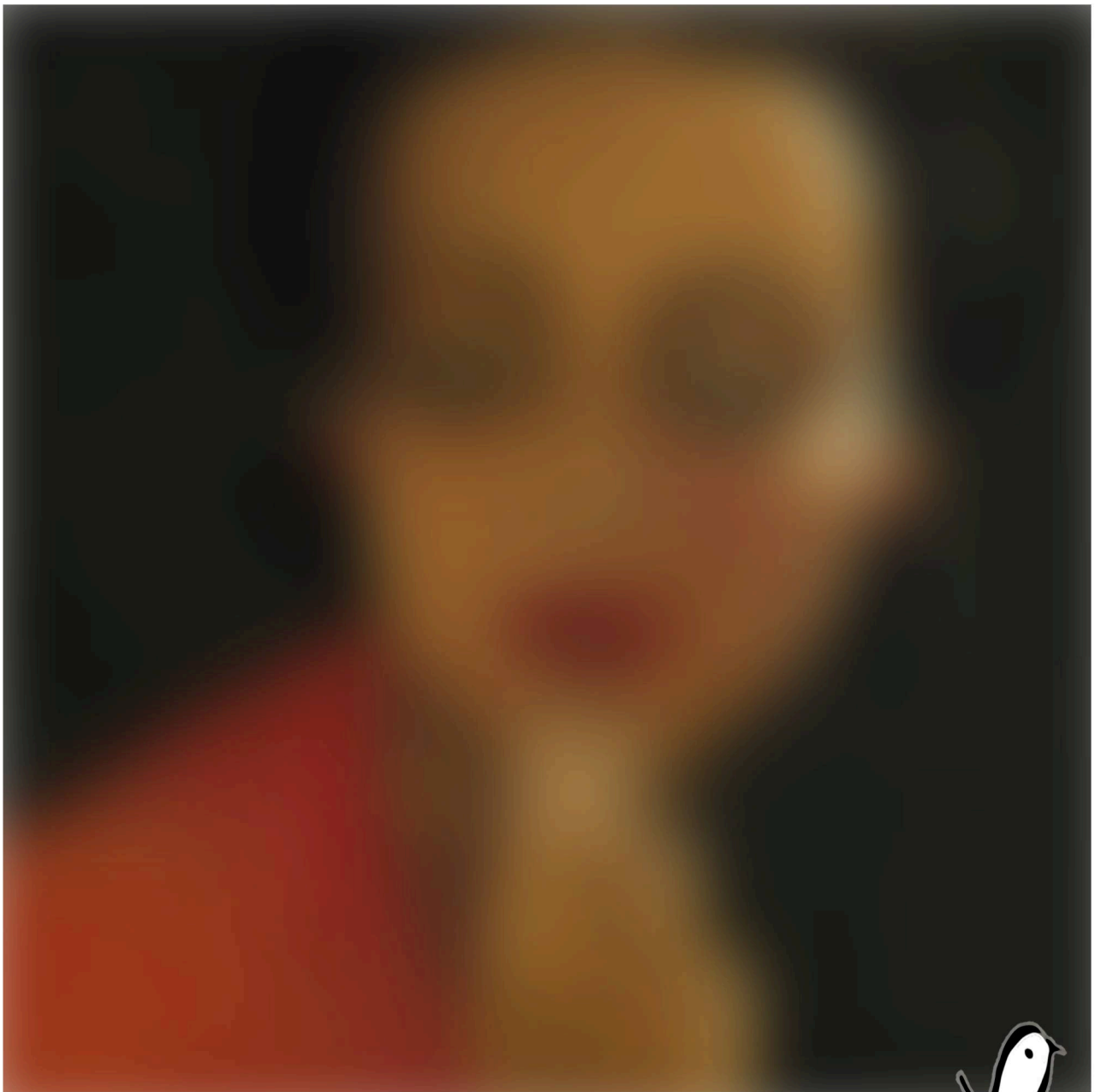
ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

L'É L'OMBRE DE L'ÉCARLATE

ROMAN FANTASTIQUE D'UNE FAMILLE ENTRE 1802 ET 1963

partageable et imprimable à volonté... bénéfice interdit - partage uniquement sur sites anarchistes

Isabelle Denis-Ghn



"Visage de femme aux boucles d'oreille rouges", (tableau flouté exprès)
Francis Picabia (1927) Domaine public



I
- Questionnement -

Paris, 1963. Il fait beau en cet été. Les rues de la capitale grouillent de touristes, harassés de chaleur. En petites grappes, ils sont assis aux terrasses des cafés de la Porte d'Orléans.

Un bus passe, s'arrête, et un curé en sort. Toujours en tenue "clergyman" de couleur grise et une chemise à col romain blanche, comme l'autorise le pape depuis peu.

Il s'avance, décidé, sur l'avenue du général Leclerc, en direction de Saint-Pierre-de-Montrouge, l'église immaculée qui pointe son clocher dans le ciel bleu.

Il s'arrête devant le n°112, prend un papier dans sa poche et semble vérifier qu'il est à la bonne adresse.

Il s'avance, pousse la porte du hall. Regarde sur la liste des habitants.

"Ah... Gustave Jarot, sixième étage, au fond du couloir, à gauche", lit le curé.

*

— Bonjour mon père.

— Bonjour mon fils, vous voyez, je suis venu à votre invitation, votre lettre m'a intrigué.

— C'est ce que je pensais, mon père... et espérais.

Le serviteur de l'Église est perplexe et un rien curieux de connaître enfin le fin mot de cette lettre.

— Asseyez-vous, je vous en prie, mon père. Voulez-vous quelque chose à boire ?

— Eh bien, après un si long voyage depuis Beaune, ce n'est pas de refus, si vous avez du whisky cela me requinquerait.

Gustave sait les goûts du père Simon, aussi il s'était fendu d'une bouteille de marque, histoire de remercier le prêtre

de son long voyage depuis sa province.

— Je m'en suis un peu douté mon père, aussi j'ai acheté de quoi vous "requinquer" de ce long voyage.

— C'est un grand bien que ces attentions, mon fils. Je me souviens que votre père... quand j'ai atteint ma majorité, m'avait offert une bouteille de whisky.

— Tout mon père, rigole Gustave, avec nostalgie.

Le curé a l'impression d'avoir perturbé son hôte.

— Pardonnez-moi, mon fils... quel âge aviez-vous lorsqu'il a disparu ?

Les yeux de Gustave s'embrument.

— Neuf ans, mon père... neuf ans à peine, papa, je m'en souviens, était toujours resté un grand garnement, c'était pour moi comme un ami, c'est sans doute malheureusement pour ça qu'il a disparu si soudainement.

Le prêtre se rembrunit.

— Oui... 1899... une époque troublée. Mais, trêve de papotages, racontez-moi.

Le petit appartement de Gustave Jarot, baigné de soleil, semble s'assombrir à cet instant précis.

L'hôte s'assied en face du père Simon et sert à eux deux un bon verre de l'elixir écossais.

— En effet mon père, je vais vous raconter... voilà, cette histoire je ne puis la dire qu'à vous... ça a commencé en...

1902, la fin septembre est grise et froide à Paris, le jeune Gustave rentre de l'école.

Au bas de l'immeuble, 112 avenue d'Orléans, il y a un attroupement autour du marchand de journaux.

— Comment ça, il est mort ? Mais comment ? Un coup des militaires ?

— Non, bêtement... le poêle !

première partie

"VERS LES DÉBUTS
DE L'HISTOIRE"

— Ah cette sorte de chauffage... quelle plaie !

Le jeune garçon s'approche du marchand, qu'il connaît bien.

— Octave, que se passe-t-il ?

— Ah, mon petit, c'est une grande perte pour la littérature française. Émile Zola est mort cette nuit.

Gustave, fervent lecteur, a déjà lu quelques œuvres de ce grand écrivain.

— Quelle tristesse, monsieur Gachont.

— Oui, mais va... ta mère m'a dit de ne pas t'accaparer. Je crois qu'il y a besoin d'aller faire des courses.

Le jeune garçon sourit, et s'en va en courant, oubliant presque la mort de Zola.

*

— Maman ?

— Ah, te voilà enfin... où étais-tu ?

Le jeune garçon de douze ans se sent pris en faute.

— Je revenais de l'école. Je suis juste resté quelques instants avec Octave. Émile Zola est mort cette nuit, il paraît.

Sa mère, Colette, se radoucit, frotte les cheveux de son "grand" fils.

— Allez ! Va chercher du lait chez madame Toinette, pour ta petite sœur.

À peine sa mère a prononcé ces quelques paroles, que la petite arrive en courant et se jette dans les bras de son grand frère.

— Gustave, mon cher frère. J'ai appris la mort du grand Zola. Tu dois être bien triste ?

La petite, malgré ses huit ans, est très en avance sur son âge. Sa partie de la chambre des enfants est remplie de piles de livres, Baudelaire, d'abord, Zola, évidemment, Proust, ça va de soi, Jaurès, aussi, et depuis peu... les traductions d'Edgar Allan-Poe, si bien qu'elle a déjà commencé à apprendre l'anglais.

Le jeune garçon, qui adore la petite Madeleine, la poutoune fraternellement.

— Ça devait arriver, tu sais, surtout avec ses procès et les avanies dont il a tant souffert.

Les bras de Madeleine ensèrent la taille de son frère. Elle pleure silencieusement.

— Oui, c'était un bon homme.

La mère, tendrement acquise à leurs embrassades, intervient.

— Gustave... madame Toinette, s'il te plaît !

Le court récit de sa jeunesse et surtout l'émotion de l'évocation de sa petite sœur, lui tirent des larmes chaudes qu'il essaye de retenir.

— Mon fils ?

Gustave se reprend et relève la tête, en se forçant d'un sourire sincère.

— Oui mon père ?

— Avez-vous des nouvelles de Madeleine ?

— Non, depuis son voyage au Tibet, sur les indications de madame Alexandra David-Néel... aucune.

— À son âge !

— Oui, je sais mon père, ça fait partie du récit que j'ai à vous révéler.

Intrigué, le prêtre se penche en avant, comme s'il devait écouter une confession.

— Madeleine... dit Gustave.

Il retient son émotion.

— ...Madeleine m'a dit avant de partir, qu'elle avait reçu un "message" de notre grand-mère.

Le père Simon se rejette sur le dossier de son fauteuil.

— Mais... elle est morte !

— Oui, je le sais bien, c'est le drame familial. Assassinée par on ne sait qui en 1881.

— Mais que va-t-elle alors faire au Tibet ?

— En effet...

II

- La question Madeleine -

Le même jour de 1963, Tibet. À vol d'oiseau, cinquante kilomètres au sud-est de Lhassa, se trouve le plus vieux Monastère bouddhiste tibétain, Samyé.

Une femme âgée se présente à la porte du monastère.

— Bonjour, puis-je avoir un entretien avec le moine Tenzin Dorje ?¹

Le moine à l'air surpris.

— Mais... vous venez d'où ?

Elle lui sourit tout de même, malgré sa marche à pied depuis Lhassa.

— De France.

— À pied ?

Elle se retient de rire.

— Pas très exactement... Geshelags², dit-elle par politesse, ne connaissant que peu de mots en tibétain. Prévoyante, Madeleine Jarot s'était un peu renseignée en lisant un volumineux ouvrage dans l'avion de Charles-de-Gaulle à Damxung, qui plus est, la correspondance à Moscou lui avait laissée assez de temps.

Le moine, toujours aussi surpris, ouvre la porte, fort civilement.

— Attendez ici, je vais le quêrir.

Elle, a déjà le nez en l'air, à regarder partout les détails de ce lieu si ancien. Toujours curieuse et en quête de savoirs.

*

— Mais ce... "message" que reçût votre sœur. Quand l'a-t-elle reçue ?

— En fait, ça date de longtemps, m'a-t-elle dit. Lors-

¹ Tenzin : "Porteur de la doctrine" et Dorje : "diamant" ou "foudre". Le nom des moines bouddhistes est souvent composé. Ces noms portent une signification spirituelle profonde. NDA

² Terme de politesse vis-à-vis de tout moine ayant achevé ses études.

qu'elle n'avait que huit ans, en 1902.

— Si loin. Qu'en pensez-vous Gustave ? Est-elle folle ?

Non, vous vous rappelez, durant nos vacances, qu'elle a toujours été à gratter plus loin que tout le monde. Ne se satisfaisant pas du "normal".

Le curé sourit, se remémorant en effet les étés de la fin du siècle dernier, jusqu'au départ définitif de la famille, en reprenant l'appartement laissé vacant par la mort de leur père.

— Oui, je me souviens, mon fils. Madeleine a toujours été une enfant en avance sur tous les autres. Curieuse, et non-conformiste au point d'en être presque blasphématoire.

Il se tait, ne voulant dire du mal de cette petite fille qu'il n'a jamais revu depuis 1900, et que finalement, il appréciait fort.

Il reprend le cours de la discussion.

— Mais connaissez-vous ce qu'elle pense avoir entendu.

Gustave se cale plus profondément dans son fauteuil.

— C'est que, mon père, ce n'est pas uniquement la voix.

— Très bien, Gustave, tu as bien fait attention à reprendre la monnaie ?

— Oui maman, j'ai fait attention, Toinette ne m'a même pas vu recompter.

— C'est bien, mon cher enfant, tu fais attention aux autres, c'est important. Et puis depuis que la fortune familiale a été dilapidée...

Elle se retient de pleurer.

Gustave se serre contre elle pour lui remonter le moral.

— Tu pars travailler à quelle heure aujourd'hui, maman ?

— À 22 heures, je suis de nuit à l'Hospice cette semaine.

— Ne t'inquiète pas, maman, je m'occuperai bien de Madeleine.

La petite, qui s'était déjà replongée dans un livre, "*Les premiers hommes dans la lune*", dans son édition originale, celui d'un auteur dont on parle de plus en plus... dans les librairies et bibliothèques.

Elle entend son prénom et tourne la tête.

— Oh oui, on va jouer à ce petit jeu que j'aime tant ?

— Si tu veux, Madeleine, tempère sa mère, mais vous ne vous coucherez pas tard. Demain il faut être en forme pour bien travailler. Je rentrerai très tôt. Mais je vous préparerai du thé.

— Je peux le faire, maman.

— Non, non. Tu ne touches pas au feu quand je suis absente.

Gustave se renfrogne un peu quelques instants avant de reprendre son sourire d'enfant.

— Bon... oui maman.

— Au fait, Gustave, j'y pense, c'est toi qui t'es levé la nuit dernière ? J'ai cru entendre le plancher craquer.

— Non maman.

— Ni moi... répond Madeleine entre deux pages.

Elle lève la tête.

— ... c'était peut-être un esprit qui passait.

— Que puis-je pour vous, madame ?

Madeleine presque à l'air gêné, la question qu'elle a à poser, lui semble à elle-même, farfelue.

— Est-il possible de remonter le temps, Rinpoche³ Tenzin Dorje ?

³ Maître reconnu, lama réincarné.

III

- Le message -

Paris, 1902.

Le prêtre se rapproche de nouveau, comme s'il avait mal entendu. Il est de plus en plus inquiet.

— Comment ça, “pas que la voix” ?

— Oui mon père, une apparition aussi.

— Et de votre grand-mère ? soupire-t-il.

— Oui.

D'un air las, incrédule, il pose enfin la question.

— Et quel est ce message ?

Au petit matin avant l'aube même, la mère, Colette Jarot, née Grandjean, ouvre la porte de leur petit appartement de deux pièces.

Elle est fatiguée, et ne s'aperçoit de rien. Elle ouvre machinalement la porte de l'autre pièce, qu'elle a laissée aux enfants. Elle regarde et ne remarque toujours rien. Elle referme la porte, pour s'apprêter à se mettre “au lit”.

C'est un bien grand mot que celui-ci pour désigner ce qui lui en sert. Le vieux buffet au fond de la pièce principale est assez long pour elle et un vieux matelas gris de tapissier qu'elle va chercher dans le placard mural.

Elle le pose dessus.

Tenzin Dorje, ne s'attendant pas à la question que Madeleine vient de poser, la regarde de bas en haut, hésitant entre une folle ou simplement quelqu'un qui cherche “sa” vérité.

Elle reste stoïque, respectueuse et consciente de la nature de sa question.

Après quelques instants, gênants.

— Eh bien, il faut pour cela un grand nombre d'années d'études...

Il laisse sa phrase en suspens. Elle se présente.

— ...Madeleine, Madeleine Lamorie.

— Je ne peux te dire que cela, Madeleine Lamorie. Ce type de voyage est réservé à des lamas qui ont médité longuement, très longuement.

— N'y a-t-il pas un autre moyen, Rinpoche ?

Il pose sa main droite sur son menton, jouant de ses lèvres avec son index, pensif en la regardant encore, droit dans les yeux, comme s'il sondait son âme profonde. Ses intentions.

Elle, reste muette, par respect et crainte d'une réponse négative.

— Reste là, je reviendrai.

Il fait demi-tour en silence, et les pas qu'il fait ne font aucun son sur les dalles de pierre.

*

Gustave reste silencieux durant quelques minutes, enfoncé dans son fauteuil, regardant le prêtre en se demandant s'il doit vraiment lui délivrer ce message étonnant et lourd de secrets enfouis.

Soudainement, il se penche en avant, se sert un autre whisky.

— Vous aussi, mon père ?

— Non Gustave, l'appelant pour la première fois par son prénom... d'abord le message.

— Eh bien voilà, je l'ai écrit, vous le lis, dit-il gravement en prenant un papier... “Je suis ta grand-mère, Madeleine. Je dois te dire que le grand-père de mon petit saligaud de communautaire de mari, m'a assassiné. Je ne peux encore quitter ce monde tant que la vérité ne sera pas sue... j'ai besoin de toi.”

Le curé est abasourdi.

— Comment ! Joséphine Jarot, votre arrière-grand-mère,

assassinée par ce noble et respecté ancien soldat de l'Empereur, Baptiste Jarot, Député en 1830 et membre de l'Académie française !

— Il semblerait, si les esprits existent bien, mais vous, mon père, qui croyez en l'au-delà ?

— Certes, évidemment mais celui-ci n'autorise pas toutes les divagations qu'on a répandues ces dernières décennies.

— J'entends bien, mon père, mais je ne la crois pas folle.

Alors que Colette, réellement fatiguée d'une longue nuit à l'Hospice des Enfants-Assistés⁴, se tourne pour prendre les draps dans le tiroir d'un autre meuble, elle s'aperçoit soudainement que sa fille, Madeleine, est prostrée par terre, recroquevillée sur elle-même, la tête enfouie entre ses genoux. Elle tremble de partout.

Sa mère effarée, s'accroupie d'abord, et doucement, à mi-voix elle lui parle.

— Madeleine, que se passe-t-il donc ?

Toutes deux restent ainsi, face à face, de longues minutes.

Puis la petite fille relève la tête et murmure.

— J'ai vu mamie...

De nouveau, le silence se réinstalle. Lourd. La “mamie” en question, Joséphine Jarot, étant morte treize ans avant la naissance de la petite.

Puis la maman la prend dans ses bras, la soulève et la serre contre elle.

— Ce n'est rien, Madie, tu as dû faire un mauvais rêve.

— Mais... maman...

Regardant le visage de sa mère, visiblement fatigué, elle se tait, alors que sa mère la remet dans le lit, à côté de son frère qui dort profondément.

⁴ Ancien nom de l'Hôpital Saint Vincent de Paul, à Paris XIV.

Le curé, voyant le sérieux et l'inquiétude de Gustave, se radoucît et lui prend la main tandis que ce dernier tapotait nerveusement la table basse.

— Gustave, sais-tu pourquoi elle a attendu si longtemps pour te dire tout cela ?

— Oui, je le sais... À cause de moi. Je crois qu'elle a attendu que je sois remis sur pied.

— Comment cela ?

— Évidemment, vous ne savez pas... Au début, maman avait été promue, en 1920, au poste d'infirmière en chef à l'hôpital de Ville-Évrard, destiné aux aliénés indigents, situé à Neuilly-sur-Marne. Elle faisait le trajet tous les jours. Elle s'était donc enfin décidée à prendre "son" appartement... Oh, juste une pièce en réalité, avec ce qu'elle gagnait et par les temps qui couraient. Ainsi, je me suis retrouvé seul. Et c'est parce que je suis resté ici, livré à moi-même, que j'ai sombré au fur et à mesure dans la dépression, c'est à la mort de ma mère, en 36, que j'ai perdu les pédales et que j'ai été interné. Je ne suis sorti que depuis quelques mois... C'est seulement alors que ma petite sœur s'est enfin déliée de son "secret".

*

Madeleine, est là, depuis plus de deux heures, dans la cour du monastère. Elle attend, très patiente, comme toujours.

Enfin, Tenzin Dorje, revient vers elle. Il a l'air satisfait.

— Je vois, Madeleine Lamorie que tu sais être patiente, c'est une bonne chose.

— Merci, Rinpoche, dit-elle sur un ton neutre et toujours respectueux.

— Viens, je vais te montrer ta couche, nous nous reverrons demain, et nous méditerons et discuterons alors. Si tu veux, tu as les commodités là, à gauche, au fond du couloir. Tu

peux aller aussi à la bibliothèque.

— Je ne lis ni le chinois, ni le tibétain.

Le lama sourit avec tendresse.

— Tu n'auras pas besoin du peuyi, ni du chinois. Par contre il y a bien des ouvrages en anglais et si je me souviens bien, un seul en français.

— Ah, lequel ? dit-elle surprise et tellement curieuse.

— Un ouvrage d'un certain Jean Jaurès... tu le connais ?

— Oh oui, c'est un grand homme dans mon...

À ce moment-là, la terre se met à trembler.

IV

- Un éclair orangé -

Dans le petit appartement de Gustave, un silence gênant s'est installé.

Gustave décide de changer de sujet.

— Mon père, désirez-vous voir la chambre que je vous proposais dans la lettre que je vous ai envoyée ? Celle de mon voisin.

— C'est très aimable de sa part, et vous le remercieriez bien.

— Bah, il est en retraite dans un monastère, près de Cluny.

— Voilà une belle et bonne chose. Que fait-il dans la vie, ce monsieur Girodin ?

— Il est typographe chez l'imprimeur du quotidien "La Croix".

Le père Simon fronce les sourcils, d'un air contrarié.

— Serait-il antidreyfusard ?

— Non, non, pas du tout. Il serait plutôt, comme vous, mon père, de tendance catholique libérale... Il faut bien vivre.

Un sourire renaît sur le visage du prêtre.

— J'aimerais le connaître. Cependant, vous-même, mon fils... Vous ne vous êtes jamais marié ?

Gustave affiche soudain un air gêné, il rougit presque, puis se décide enfin en "bottant en touche".

— En fait, je n'en ai pas eu l'occasion...

Un silence pesant s'installe de nouveau entre eux.

— Et votre petite sœur ?

Gustave semble soulagé par ce changement de sujet.

— Elle s'était mariée il y a des années... en 1912. Son mari, Albert Lamorie, est mort de ses blessures en octobre 1914, après la bataille de la Marne.

Le curé prend un air grave et poursuit la conversation.

— Y a-t-il eu un enfant ?

— Une fille... Morte à six ans, en novembre 1918.

— Oh...

— Oui. Congestion pulmonaire, due, semble-t-il, à l'environnement de l'appartement qu'ils habitaient.

— C'est bien triste.

— Oui, mon père...

Voulant rompre immédiatement un nouveau silence :

— ...Dites, cette chambre, je vous la montre alors ?

Regardant autour du prêtre, il ne voit qu'un sac de voyage.

— C'est votre seul bagage ?

— J'ai laissé une autre valise à la consigne de la gare de Lyon.

— Bien, bien, j'irai vous la chercher demain, si cela vous convient.

*

La nuit fut agitée pour Madeleine, et elle dormit peu. Elle se lève au moment où l'on frappe à la porte.

— Bonjour, madame, dit en français un petit moine d'un âge certain... J'espère que ces petites secousses telluriques ne vous ont pas trop perturbée ?

— Non... Mais... vous parlez français ?

— Oui, Madeleine. Mais trêve de bavardages, suivez-moi.

Il fait encore nuit, et le moine avance à pas mesurés dans le long couloir.

Arrivant devant une grande porte merveilleusement sculptée, il l'ouvre.

— Entrez, je vous prie... Madame ?

— Mademoiselle, corrige-t-elle aimablement cette fois-ci. Le moine entre derrière elle, tandis qu'elle aperçoit sur les dalles froides de la bibliothèque Tenzin, assis en tailleur juste à côté d'un fauteuil antédiluvien.

— Asseyez-vous, lui dit le petit moine en lui montrant le fauteuil.

Mais, très doucement, elle s'assied face au lama, adoptant la même posture. Celui-ci ne

semble pas réagir. Il est ailleurs.

Elle croise d'abord son regard, juste en face du sien. Mais il ne la regarde pas. Il regarde à travers elle.

Pas exactement en phase avec Tenzin, mais par égard pour lui, elle tente de faire la même chose.

C'est alors, pour elle, comme fixer un chat dans les yeux. Elle se retient de rire.

Les secondes, les minutes, les demi-heures passent.

Son regard s'habitue, tandis que l'atmosphère de la pièce, d'abord sombre, devient de plus en plus claire. Presque lumineuse.

Les yeux toujours fixés en face d'elle, elle ne voit plus le lama. C'est un silence absolu, où l'on n'entend même pas la respiration des trois personnes présentes.

Les heures s'écoulent sans perturber Madeleine, qui ne s'en aperçoit pas.

Puis, soudain, une cloche sonne doucement, et le son mélodieux du carillon la sort de sa méditation... en même temps que Tenzin.

Ils échangent un sourire complice.

— Alors, Madeleine ?

— Nous étions ensemble, ou j'ai rêvé ?

Il lui sourit.

— D'après toi ?

Colette se tourne et se retourne dans son lit, assaillie par toutes ses questions sans réponse, "Pourquoi Joséphine, ma belle-mère, viendrait-elle hanter ma fille ?" "Son assassinat reste toujours un mystère." "Pourquoi la police n'a-t-elle jamais retrouvé le meurtrier ?" "Quel lien y a-t-il entre Joséphine et Madeleine ?" "Pourquoi l'a-t-on assassinée avec un sabre ?" "Pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé le

sabre ?” “Ma pauvre petite, il va fal...”

Elle s’endort enfin, épuisée.

Quand elle se réveille, très tard, un peu avant midi, les enfants sont déjà partis. Gustave a conduit sa sœur chez la nourrice Berthe et lui est allé à l’école Buffon, dans le XV^e.

Elle est en train de se préparer un café dans la vieille cafetière italienne quand, brusquement, quelqu’un frappe violemment à la porte.

Elle se précipite.

C’est la nourrice, Berthe. Une vieille amie de Colette, qui fut aussi infirmière.

— Colette... Je t’assure, elle a disparu sous mes yeux. D’un coup, comme ça, dans un grand éclair orangé.

Colette est abasourdie. Figée sur le seuil.

— Comm... comm... comment ça... disparue ?

— Oui. J’étais en train de préparer mes haricots, tout en gardant un œil sur elle... tu sais comment elle est... et puis... pouf !

— Rentre ! lui dit Colette.

Reprenant ses esprits, elle se dirige vers la cafetière où le café chauffe encore. Elle éteint le feu, puis tombe sur une chaise, hébétée.

— Mais où est-elle ?

— Je sais pas, Colette. Je te mens pas, je t’assure qu’elle a soudainement disparu.

— Je te crois, Berthe... il faut que j’aille consulter notre ami Maxence, il connaît les choses étranges de ce monde.

— Qui ça ?

Colette rejette la tête en arrière. Maxence est un ami de longue date. Ils jouaient ensemble, tous les trois enfants, à Beaune.

— Mais, Maxence... Maxence Thiard, tu ne te rappelles pas ?

— De toute ma vie, je n’ai jamais connu de Maxence...

V

- Les cheveux rouges -

Madeleine, face à Tenzin, ne sait trop quoi répondre.

Lui et elle se trouvaient dans une autre époque, un autre lieu.

— Où étions-nous, demande-t-elle un peu perdue.

— Là où ton esprit nous a mené, je n'ai servi que de "conducteur", dit-il très aimablement. Alors ?

— Je ne sais pas.

— Ou tu refuses de le savoir ? Elle se tait et se force à se remémorer ce qu'elle a vu.

— Peut-être. Ça ressemblait à un hôpital. Il y a longtemps, avant même ma naissance. Cette vieille dame avait, me semble-t-il des cheveux auburn, presque rouge, ça m'a frappé. Elle était dans un lit, mal en point.

— Oui, tu la connais cette dame-là ? L'aurais-tu vu, enfant, en photo ?

Madeleine se force à essayer de se rappeler l'album que Colette, sa mère, lui a laissé avant sa mort, en 36.

Elle hésite un moment.

Puis, elle se souvient.

— Oui ! C'était ma grand-mère, Joséphine. Je ne m'en rappelais pas. C'est que petite fille, j'avais reçu la "visite" de son esprit. Ensuite j'ai passé quelques semaines à l'hôpital où ma mère avait une amie. Cette amie avait rompu avec elle, après une vague histoire où maman avait le souvenir de gens qu'elle disait avoir connu, et qui n'existaient pas...

Soudainement elle se souviens de tout.

— Berthe ! Berthe Lelong, elle était aussi ma nourrice, pour arrondir ses fins de mois.

— C'est bien, Madeleine Larmorie. J'ai l'impression d'un traumatisme... je me trompe ?

— Non, Rinpoche.

22 décembre 1881,

Hôpital du Roule, Paris

Une vieille femme, aux cheveux roux, est allongée dans un des lits de cette chambre commune de l'hôpital.

— Alors infirmière, cette patiente, qu'en est-il ?

— Je crains que la blessure reçue ne lui soit mortelle... à son âge. Nous l'avons mis sous morphine pour atténuer ses douleurs. C'est tout ce que le médecin de garde hier soir nous a indiqué quand elle est arrivée chez nous.

Le médecin, en train de faire ses visites pour se mettre au courant de l'état des malades, semble ébloui un instant.

— Fermez les rideaux, je vous prie, mademoiselle, ce soleil est trop lumineux.

— Mais... ils sont déjà fermés, docteur.

Gustave, de retour de la gare de Lyon avec l'autre gros bagage de son invité, le curé Simon Applegood, de la paroisse de Meursault, dépose dans son entrée cette grosse valise. Il est un peu fatigué, même si le métro fonctionne bien. Il supporte de plus en plus mal ses soixante-treize ans.

Le prêtre, en train de finir le petit déjeuner que lui avait préparé son hôte, se lève.

— Oh, merci mon fils. C'est tellement aimable de votre part.

— Je vous en prie.

Le serviteur du divin prend en main le bagage et l'emporte dans sa chambre, loué auprès du voisin de Gustave.

Ce dernier suit le prêtre.

— Alors, vous avez bien dormi, mon père ?

— L'agitation des grandes villes m'a toujours semblée être une gêne, cependant,

j'avoue que je me suis fort bien reposé.

— Il est déjà dix heures, voudriez-vous déjeuner. Je connais un petit restaurant sympathique et fort abordable.

— C'est une bonne idée, mon fils. Je vais faire un brin de toilette et nous nous y rendrons vers le coup de midi ? Mais, dites-moi, de quoi est morte votre mère ?

— Ah oui... maman... elle est morte en 1936, après les événements, une crise cardiaque, on n'a pas trop su dans quelle circonstance, puisque c'était en pleine nuit.

— Intriguant !

— Mais, je t'assure, Berthe, Maxence... ont jouaient tous les trois, enfants, à Beaune.

Berthe, d'un caractère irascible, s'empporte.

— Tu m'emmerde, Colette ! Si maintenant tu as des "amis imaginaires" et que tu veuilles m'y faire participer, c'est insupportable. Tu veux me rendre folle de la disparition de ta fille... je vois bien ton stratagème pervers... je te laisse avec tes turpitudes. Adieu. À cette instant, la porte de l'appartement s'ouvre.

VI

- L'éclair mystérieux -

Berthe reste sur le pas de la porte, face à la petite Madeleine. Elle est ébahie, tout comme Colette.

La petite a l'air fatiguée, comme après une longue marche.

Mais ses longs cheveux, ébouriffés, au lieu d'être blonds, sont... roux ! Presque rouges.

Colette se précipite et prend sa fille dans ses bras, tandis que Berthe finit par partir en soupirant cyniquement.

— Madeleine ! Mais où es-tu donc passée ?

La petite, dans les bras de sa mère, tremble de tout son être. Sa mère s'en rend compte immédiatement et l'embrasse affectueusement, retenant ses questions.

Silencieuses, les deux restent sur le pas de la porte sans même bouger.

Puis, le regard de Madeleine plonge dans les yeux de Colette.

— Je ne sais pas. J'étais dans un hôpital, devant une vieille femme. Elle m'a souri, et d'un coup, elle a cessé de respirer. Ses yeux se sont mouillés de larmes. J'ai juste vu, au pied de son lit, un médecin et une infirmière. Tout s'est évanoui ensuite dans un éclair orangé.

— Mais comment cela est-il possible ?

— Je ne sais pas, maman, c'est comme si je n'étais pas dans mon corps. Mais dans celui d'un autre...

Elle semble réfléchir à ce qu'elle vient de dire et se reprend :

— ...Non, en fait, dans le corps "d'une" autre. Je t'assure, maman.

— Ce n'est pas grave, ma toute petite. Nous en parlerons plus tard.

*

Colette, après avoir laissé sa fille dans son lit, se remémore ce qu'elle avait lu dans les archives de la famille de son mari, après la mort de celui-ci. "Il y avait un article dans Le Figaro...", pense-t-elle.

— Oui, mon père. Les gens qui partageaient sa chambre, à l'Hôpital de la Charité, ont juste raconté une histoire incompréhensible d'un éclair orangé. Quand l'infirmière de garde cette nuit-là, le 30 mars 1936, est arrivée, elle n'a pu que constater la mort de ma mère.

— Réellement étrange.

— Je ne le vous fait pas dire, mais je m'en souviens maintenant que je vous en parle. Quand Madeleine l'a su, elle est devenue toute pâle. C'est après qu'elle a commencé ses voyages, démissionnant de son journal...

Le prêtre l'interrompt.

— Elle a donc fini par réussir à trouver un poste de secrétaire ?

Gustave, souriant avec compassion, le corrige gentiment :

— Non, mon père, comme journaliste à "La Revue Anarchiste", qui d'ailleurs cessa de paraître juste après son départ pour le Pérou.

— Pourquoi le Pérou ?

Le curé est perplexe, plus par la destination que par la profession de Madeleine Lamorie.

— Elle s'était plongée dans des ouvrages anciens, qu'elle lisait à longueur de journée, à la Bibliothèque Nationale. Juste avant de prendre le bateau, elle m'a parlé d'une déesse inca, Ch'aska, et d'un lieu qu'elle soupçonnait être dédié à celle-ci, Qenko, à quelques kilomètres de Cuzco. Le prêtre prend un air déçu.

— Elle a donc fini par renier le Seigneur en se tournant véritablement vers des dieux

païens. Cela ne m'étonne pas vraiment, déjà petite, elle me taquinait.

— Oui, je sais... et ce n'était que son premier voyage, car elle en a fait d'autres.

— Ah ?

*

Madeleine, face à Tenzin, retient ses larmes qui coulent malgré elle.

— Tu vas te reposer, Madeleine Lamorie, nous discuterons de cela plus tard.

— Oui, Rinpoche. Mais j'aimerais comprendre, et...

— Repose-toi d'abord, car l'émotion peut être source de souffrances.

Le petit moine, resté silencieux jusqu'alors, hoche la tête.

Colette, prenant l'exemplaire jauni du Figaro du 24 décembre 1881 retrouvé dans les anciens papiers de Joseph Jarot, son mari, se met à lire l'article, juste après la rubrique "Les miettes de la politique", en page deux.

"Nous apprenons le décès, dans des circonstances étranges, de madame Joséphine Jarot, née Thériard. Cette dame, issue d'une grande famille d'industriels de l'Est de la France, qui a compté parmi les siens deux généraux de l'Empire, de nombreux ambassadeurs et surtout l'évêque de Morteau-les-Mines, monseigneur Aldebert de Lansac-Thériard, qui faillit être pape durant le règne de Louis-Philippe. Comme chacun le sait, ce fut son éminence Giovanni Ferretti qui fut l'élu de Dieu sous le nom de Pie IX.

Ce sont les circonstances de ce décès qui intriguent la préfecture de Police et notamment Monsieur Macé, chef de la Sûreté, qui nous a déclaré :

"L'étrange ne fait pas partie de

mes compétences, j'arrêterai
le moindre ectoplasme !”

VII

- Seconde disparition -

Quelques jours plus tard.

Le 5 octobre 1902.

— Maman, on doit partir !

— Oui, Gustave, je finis d'aider ta petite sœur à s'habiller. Tu as acheté le journal ?

— Les journaux, maman... Le Figaro, comme tous les jours, et La Croix. Monsieur Gachont était vraiment surpris que j'achète le journal catholique.

— Ah oui ! dit-elle en riant presque... Octave, ça a dû lui faire un choc. Sacré anar. Bon, nous sommes prêtes.

La mère et la fille sortent de la chambre des enfants.

— Et que dit La Croix ? demande Colette.

— "Le cortège des obsèques de Zola défilera entre deux cordons d'agents de police. Dreyfus a déclaré qu'il n'y assisterait pas. On croit que cela suffira à éviter tout désordre." Il y a aussi un article d'un certain "Pierre l'Ermite".

— Tiens, tiens... un pseudo, certainement.

Gustave rit avec sa mère.

*

— Ah, mon très cher fils, que ce fut émouvant ces paroles sur la tombe du grand homme (cf. "Appendice", ci-après cet épisode). Monsieur France a été si parfait.

— Je me souviens, maman, tu m'avais offert avec le petit vélo pour mes dix ans le livre de monsieur France, *Le Procureur de Judée*, qui dépeint si bien l'immonde antisémitisme.

— Je me rapp...

En un instant, Madeleine, dont les cheveux étaient redevenus aussi blonds que les blés... reprennent cette teinte de roux presque rouge, et ses yeux se voilent d'un blanc étrange. Elle devient transparente.

Sa bouche exprime l'horreur.

Soudainement :

— Noooooon ! Pas ça !

20 décembre 1881.

Devant le n°112 de l'avenue d'Orléans.

Le kiosque est plongé dans un clair-obscur. Celui-ci a pu voir le jour grâce à la loi sur la presse, de juillet, qui a démultiplié le nombre de titres de journaux de toutes sortes. Son jeune propriétaire, Octave Gachont, arrive à peine en cette fin de nuit, avant la livraison des quotidiens.

Le café "Le Jeanne d'Arc" est déjà ouvert ; quelques ouvriers prennent leur café, une petite pause prolétaire avant le travail.

— Alors, Octave, tu as reçu L'Intransigeant ?

— Non, pas à cette heure-ci, Louis... sers-moi un grand café, s'il te plaît. Ma bourgeoise m'a bien emmerdé avec cette histoire de pognon. J'suis parti en claquant la porte.

— Et ton affaire de kiosque ?

Octave a l'air un peu ennuyé.

— Bah... j'ai réussi à trouver un... commanditaire, compréhensif et généreux.

— Ah oui, j'vois. Le vieux ?

Octave relève la tête, il serre les dents.

— Ouai... ben tu l'oublies ! J'me barre, tu peux l'garder, ton café !

Tout le monde le regarde partir, estomaqué par son attitude agressive.

De loin, alors que le patron, Louis Bouillon, boit le café qu'il avait préparé pour le kiosquier et que les clients ont repris leurs discussions, tous entendent un cri :

— Noooooon ! Pas ça !

Colette et Gustave sont pétrifiés en voyant la petite crier.

La mère, sous le choc, ne sait quoi faire. C'est la fin de journée, à qui pourrait-elle demander de l'aide ?

— Gustave, tu veux aller demander à monsieur Gachont de prévenir l'hôpital ?

Le garçon se tourne vers sa mère, mi-inquiet, mi-étonné.

— Qui ça, maman ?

— Ben... monsieur Gachont, le marchand de journaux d'en bas, voyons.

— Mais maman, c'est une dame qui tient le kiosque depuis toujours... Germaine Latour.

— D'autres voyages de Colette ? interroge le père Simon Applegood.

— Oui, après le Pérou, elle est venue habiter ici quelques semaines. D'ailleurs, j'ai voulu lui offrir la chambre que nous partagions quand nous étions enfants. Elle a refusé... sur un ton qui m'a surpris. Mais ça s'est bien passé par la suite, avant qu'elle ne reparte, cette fois en Égypte.

Le prêtre a l'air étonné.

— Sur les traces de son ancêtre, Ignace Lamorie ?

— Non, ce soldat de Napoléon ne l'a jamais préoccupée, d'autant qu'il est mort pour désertion.

— Oui, mais en Égypte !

— Certes, mais il s'agissait ici d'un de leurs dieux, Apophis.

— Mais que pouvait-elle chercher dans ces voyages... un remords lié à la mort de votre mère ?

— Plus ou moins, mon père, il faut dire que ce qu'elle a vécu enfant et les circonstances étranges de la mort de maman donnent à réfléchir. Ces lueurs extraordinaires, que j'ai moi-même vues enfant, je ne peux que comprendre ses recherches.

— Quelles lueurs, Gustave ?
demande le curé, prénommant
son hôte pour la seconde fois.

— Ça s'est produit plusieurs
fois en fait... en 1902.

*

C'est Tenzin qui vient réveil-
ler Madeleine, vers cinq
heures du matin. Il ouvre dou-
cement la porte et s'approche
de son invitée.

— Madeleine Lamorie ?

Elle ouvre un œil, reconnaît le
lama, et se lève encore dans
les embruns de son sommeil.

— Oui, Rinpoche ?

— Il est tôt, mais le lever de
soleil sur l'Himalaya... tu n'en
as pas encore profité.

Elle lui sourit, comme s'il lui
offrait un passage vers le
monde des dieux.

— Oh, merci !

— Tu prendras ton thé en
même temps, un moment de
concentration qui me semble
utile.

Sortant de la brume matinale,
le cercle solaire commence à
dépasser les sommets ennei-
gés.

La tasse de thé, en suspension
entre la table et ses lèvres, se
fige. Elle a les yeux fixés, à
peine ouverts, comme quand
on entrouvre une fenêtre pour
apprécier une belle journée.
Mais son regard s'obscurcit.
Un voile, une brume orangée
apparaît, cachant le soleil.

VIII

- Les "voyages" -

Du commissariat du Petit-Montrouge, la police arrive sur place assez rapidement.

La circulation des tramways hippomobiles ainsi que des vélos est bloquée, tout comme les passants sur ce côté de l'avenue d'Orléans.

Le meurtre violent qui réveilla tous les immeubles alentour était si atroce que l'on interdit même aux femmes et aux enfants d'emprunter le trottoir d'en face.

Le commissaire Jérôme Latue, fin limier de l'époque, examine, "à l'américaine", les lieux du crime.

— Marcel, mon vieux, je crois qu'on a là un cas hors concours, si j'ose dire. Depuis l'affaire de ce serpent python tueur que l'on a fini par retrouver dans la Seine⁵, je n'ai rien vu de plus étrange.

— Commissaire, peut-on retirer le corps ? Ça commence à jaser dans le quartier.

Le jeune homme devant le commissaire, avec son appareil photo, attend la décision.

— Bertillon, vous faites un sacré boulot avec cet appareil moderne. Je parlerai de vous à la hiérarchie. Mais faites, faites. Déjà, je peux vous donner le nom de cet individu. Il s'agit d'Octave Gachont, un de ces anarchistes. Je crois savoir, par l'une de mes mouches, qu'il était en relation avec le vieux Baptiste Jarot.

Tandis qu'Alphonse Bertillon fait demi-tour pour accompagner ses collègues de la Préfecture, l'adjoint Marcel Durut paraît effaré.

— Comment cela, celui qui fut député de Paris en 1830 ?

— Oui, da, celui-là même qui fit un procès à sa petite belle-fille, ça a fait grand bruit.

— Un sacré morceau que celui-ci.

— Sûr, Marcel, sûr ! Je vais me couvrir en allant consulter "dieu".

Marcel sourit, malicieux.

— Camescasse ?⁶

— J'ai plutôt intérêt à ça, après l'enterrement du vieux Blanqui, en janvier, et le fou-toir que ça a été. Et surtout si je veux avoir les coudées franches dans "la haute".

— Tu crois vraiment, Jérôme, que le père Jarot aurait trempé dans cette affaire ?

— "Demande et on te répondra", a dit le seigneur.

Gustave se tait soudainement. Il réfléchit longuement, alors que le prêtre le regarde fixement, sentant une confession venir.

— Mon fils, je suis prêtre, je peux vous entendre ici en confession.

Ce que vient de dire son premier confesseur, lorsqu'il était jeune, à Beaune, semble le rassurer. Il respire mieux et se lâche.

— Ouiii, mon père... voilà, en fait d'autres voyages, il n'y a pas eu que l'Égypte, la Chine, le Japon, l'Afrique occidentale ou l'Australie... ce sont des voyages que j'ai eu tort, à l'époque, devant les autorités, de qualifier de... Il prend une pause... "spatio-temporels" !

Simon Applegood, qui ne veut croire qu'en la science, se retient de tout reproche à l'encontre de son ouaille.

— Un peu comme cet auteur anglais... monsieur Wells et sa

fameuse "machine à remonter le temps" ?

— Plus ou moins, j'avais acheté et lu ce livre dans son édition originale, en 1896. Et à cette époque-là, tout comme vous, mon père, je pensais juste à de la fiction...

— Allons, allons, mon fils, soyez sérieux !

— J'ai été interné à Saint-Anne près de trente ans à cause de cela...

Le curé se radoucit.

— Je comprends votre détresse, Gustave.

Ils se taisent.

— Mon fils, aimeriez-vous refaire un séjour chez ma petite cousine, à Holyhead ? Je sais que vous aimez pratiquer la langue de mes ancêtres.

Gustave, au bord des larmes, reprend son sourire.

— Ah ! Depuis ma retraite de professeur d'anglais à Janson de Sailly, je n'ai pas pu prendre le temps d'aller la voir, cette si chère Mary.

— Elle ne vous a pas oublié, vous savez.

Gustave reste silencieux, ne voulant dévoiler son secret et l'impossibilité morale, pour lui, de se marier avec la petite cousine de son confesseur.

*

Les hautes montagnes du Tibet, embrasées par les feux de l'astre, finissent par effacer cette "vision".

Madeleine semble revivre.

— Il me faut vous dire...

— Je crois savoir, Madeleine Lamorie, coupe Tenzin. Vous avez déjà eu des expériences de voyages dans les espaces du temps ?

Madeleine ne s'attendait pas à celle-là. Elle bégaye.

— M... mais... comm... comment pouvez-vous avoir deviné cela, Rinpoche ?

Il lui sourit tendrement.

— Je suis un vieux "Rinpoche". Je vous ai regardée lors de notre voyage d'hier. Il était évident que vous en aviez

⁵ L'affaire est exacte, elle s'est seulement passée en juillet 2012. Ce n'était pas un "tueur" mais l'animal pesait tout de même 40 kilos et faisait 3 mètres de long.

⁶ Jean-Louis-Ernest Camescasse (1838-1897), Préfet de police de Paris (1881-1885).

déjà l'habitude, si j'ose dire. Ce sont les circonstances que je ne sais évidemment pas. Je ne suis qu'un moine... pas un dieu.

Elle lui rend son sourire et semble tout à fait rassurée.

— Alors ? Je pourrais...

— ...Régler ton "Histoire". Peut-être, peut-être, cela ne dépend que de ta sagesse à te mouvoir dans cet espace, et non d'une quelconque "force". La force n'est rien sans la sagesse qui maîtrise les émotions. Et vice-versa d'ailleurs.

— Que faut-il que je fasse, Rinpoche ?

— Méditer, ou comme disent les occidentaux, "penser". Il faut penser d'abord.

— Marion Poulbot ?

— Oui maman.

— Bon, on est dimanche, j'irais voir ça demain matin.

*

Le lendemain, Colette veut en avoir le cœur net. Très calmement, elle se lève pour aller voir cette personne, alors que la fillette reprend forme.

— Prends soin de ta sœur. Je reviens tout de suite.

Descendant les étages assez rapidement, elle finit par arriver devant le kiosque.

En effet, c'est une femme qui tient le kiosque, en lieu et place d'Octave Gachont.

Pour ne pas passer pour une folle, elle prend une stratégie "de côté".

— Bonjour madame.

— Bonjour Colette, tu ne m'appelles plus par mon prénom ? dit-elle, un peu amusée.

— Pardon, une longue nuit à l'hôpital. Mais dis-moi, et pardon si je suis indiscreète, un de mes patients semblait te connaître.

— Ah, tiens-donc, un de tes fous ? Non, un homme qui disait s'appeler Octave Gachont.

La kiosquière reste bouche bée.

— Ben ça alors ! Ça se peut pas, Colette... j'ai bien connu un Octave Gachont, mais ça doit être un manomyne ?

— Tu veux dire qu'il portait le même nom ?... Marion.

— Ben oui, celui que j'ai connu, j'ai failli me marier avec, en 1881, mais avant que je doive reprendre le kiosque, il a été tué quelques jours auparavant.

— Ah ?

— Oui, ici même d'ailleurs.

IX

- Les témoins -

Gustave s'en veut de devoir cacher sa vérité au curé de son enfance.

Son regard se perd dans les brumes de sa mémoire et de ses espoirs déçus.

— Qu'y a-t-il, mon fils ? s'inquiète le prêtre.

— Rien, rien, une pensée fugace.

— Mary ?

— Oui... ment-il.

Un ange passe, avant que Gustave ne se reprenne.

— Dites... il est l'heure de déjeuner. Et si je vous invitais dans ce petit restaurant dont je vous avais parlé ?

— Chez Léonce ?

— Ça vous dit ?

— Eh bien, mon fils, ce sera avec plaisir.

*

L'estaminet ne paie pas de mine, mais c'est un endroit agréable, où les ouvriers viennent quand ils le peuvent.

C'est juste une salle de taille moyenne, décorée de reproductions de tableaux de Giorgio de Chirico, Henri de Toulouse-Lautrec, d'Oskar Kokoschka et de bien d'autres. Le long zinc au fond est assailli de ses habitués. La patronne, Paulette, femme de plus de septante ans, reste de marbre tout en essuyant les verres ou en servant tel nouvel arrivé. Il y a peu de femmes ici, pour ne pas dire aucune, sauf Paulette et Latifa. C'est elle qui sert à table, passant de l'une à l'autre pour délivrer leurs victuailles aux clients. Mais gare aux gestes mal placés ; Latifa, ancienne du FLN, a déjà brisé quelques bras importuns.

— Tiens, Gus', dit cette dernière... tu nous amènes du beau monde, sourit-elle.

— C'est une très vieille connaissance, Lat'. Je te présente le père Simon Applegood.

— Bienvenue... monsieur. Pardonnez ma taquinerie.

— J'ai l'habitude, répond-il, magnanime.

— Dis, Latifa, tu veux bien servir la cinq au lieu de papoter ? interrompt Paulette d'un ton ferme.

— Oui, madame.

— Alors Gustave, demande Paulette, c'est donc lui dont tu me rabâche les oreilles depuis tant d'années ?

Le curé a l'air surpris.

— Oui, madame Paulette, je l'ai invité à Paris. Mais dis-nous plutôt ce qu'il y a ce midi ?

Colette, surprise de cette nouvelle incohérente, essaie de ne pas montrer sa perplexité.

— Figure-toi que je ne savais pas pour ton Octave.

— Bah, je raconte pas ma vie, sourit la kiosquière. Mais sinon, tu veux ton Figaro ?

Toujours sous le coup de cette étrange modification de ce qu'elle connaissait, elle se force à paraître normale.

— Oui, tout à fait... Marion.

*

— Alors, Madeleine, ça va mieux ? lui demande sa mère, toujours inquiète.

La petite la regarde.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, maman. Je me suis retrouvée devant le kiosque de... de... je me rappelle plus son nom.

— Marion ? dit sa mère.

— C'est drôle, mais non. Il y avait un homme devant le kiosque, il paraissait en colère quand nous sommes arrivées.

— Qui, "nous" ?

Colette est de plus en plus inquiète de la santé mentale de sa fille.

— Je ne sais pas, maman. C'est comme l'autre fois ; je

n'étais pas dans mon corps à moi, mais dans celui d'une autre. D'un bond, elle a sauté à la tête de l'homme et l'a tournée d'un geste brusque. J'ai entendu un "crac". Il est tombé. C'est là que j'ai crié.

— Madeleine, ma petite chérie, il faut que nous allions consulter le docteur Ballet, à l'Hôtel-Dieu.

L'après-midi du 20 décembre 1881, Préfecture de police.

— Alors, Latue, il a dit quoi, "dieu" ?

— Le préfet n'est pas drôle. Il m'a dit que tout porte à croire que le meurtre de cet Alceste Thiard, le 1er octobre de l'année dernière à Montrouge, serait du même auteur que celui de ce matin.

— Ah oui, je m'en souviens. Le cou tordu, et les témoins qui se contredisaient.

Le commissaire Latue se penche déjà sur un dossier qu'il vient d'apporter avec lui.

— Absolument, Marcel. À ce que je peux lire là : "Madame Goglat, habitant au 1 rue Barbès, femme au foyer, promenait son chien dans sa rue lorsqu'elle a vu une petite fille arrivant de nulle part, et ayant sauté violemment au cou du sieur Alceste Thiard..." Tandis qu'un autre, monsieur Bernard Malfosse, retraité de la Compagnie des chemins de fer de la Petite Ceinture, était en train de traverser la route d'Orléans, lorsqu'il a aperçu une dame d'un certain âge, avec les cheveux roux, presque rouges, prendre la tête du sieur Alceste Thiard et la tourner violemment, lui brisant le cou net."

Marcel Durut se lève pour lire aussi, au-dessus de l'épaule de son supérieur.

— Et ce matin, on a des témoins de la scène, patron ?

— Oui, trois. Attends, je regarde ça sur mes notes... ah voilà ! Georges Jeaulot, épici-er, Fernande Faltas, femme de ménage, et un certain Hamid Nerrouche, ouvrier gabarrier. On les a convoqués pour demain, le temps pour nous de faire le point. Mais, je te le redis, je crois qu'on a là un cas hors concours, même si Macé m'a dit — quand j'étais dans le bureau du préfet — qu'il "arrêtera le moindre ectoplasme", dixit himself.

Le chef de la Sûreté, c'est pas un tendre.

— Monsieur le commissaire, une dame vous demande, interrompt un gardien de la paix en ouvrant la porte.

Alors que Simon Applegood et Gustave Jarot sont en train de manger, le prêtre pose une question qui le taraude.

— Mais dites-moi enfin, mon fils, pourquoi avoir refusé les avances si tendres de ma petite cousine ?

Gustave rougit, sa gorge devient sèche.

— C'est difficile, mon père.

Le père Simon sourit, gentiment.

— En fait, je m'en doutais depuis si longtemps, Gustave.

— Vous savez, alors ?

*

Plusieurs mois plus tard, au monastère de Samyé, début 1964.

— Alors, Madeleine Lamorie, es-tu prête cette fois à un autre voyage ?

Madeleine, sereine comme jamais elle ne l'a été depuis sa naissance, il y a soixante-neuf ans, a le regard clair, l'esprit tranquille.

— Oui, Rinpoche. Je me sens calme et prête à affronter mon Histoire.

— Je le sens aussi. Suis-moi.

X

- Craindre ou ne pas craindre -

Tenzin, suivi de Madeleine, se dirige vers la même pièce où ils ont effectué leur premier "voyage".

Madeleine, cette fois, est très calme, totalement sereine — chose qui ne lui était jamais arrivée depuis les voyages de son enfance.

— Allongeons-nous, tu veux ? Ainsi, ils se retrouvent allongés, jambes étendues, bras légèrement écartés du corps, paumes à plat, doigts desserrés, sur ce très grand tapis qui recouvre désormais les dalles froides.

— D'abord, détends-toi. Fais le vide dans ton esprit.

— Oui, Rinpoche.

— Ne parle pas. Ce n'est pas utile. Tu vas suivre ma voix.

Madeleine, comme elle l'a appris durant ces derniers mois, détend ses muscles et commence à contrôler sa respiration en des vagues douces et régulières. Son ventre se relâche, son souffle est juste nécessaire.

— Maintenant, Madeleine, tu vas aligner tes chakras du haut vers le bas. Tu dois sentir le courant passer.

La première fois, elle avait failli rire en entendant cela. Pas aujourd'hui. Le chakra juste au-dessus du cou, puis les suivants jusqu'à celui du coccyx, se "branchent" et laissent passer l'énergie mentale qu'elle sent clairement.

— Bien. Maintenant, ouvre ton crâne au ciel jusqu'aux étoiles, jusqu'au fin fond des galaxies et, de tes pieds, ancre-toi à la Terre, jusqu'à son centre en feu.

La "connexion" se fait après quelques instants. De l'espace jusqu'au cœur de la Terre, elle se sent comme un arbre. Un arbre qui s'abreuve du ciel et

de la terre. Elle fait partie de l'ensemble, du "tout".

Quelques instants plus tard, Tenzin et Madeleine se retrouvent hors de leurs corps, spirituellement.

— Maintenant, nous allons où tu le souhaites... vraiment.

Madeleine regarde sa mère d'un air curieux.

— C'est qui ce docteur Ballet ? demande la petite, toujours avide de savoir.

— C'est un spécialiste. Un neurologue, comme on dit maintenant. Tu verras, il va te poser des questions très simples. J'ai déjà travaillé avec lui. Tu te souviens de madame Toinette, l'épicière à côté du café "Le Jeanne d'Arc" ?

— Oui, maman.

— Eh bien, après la mort de son mari l'année dernière, elle a eu des problèmes personnels. Je l'ai accompagnée pour aller le consulter. Ça m'a beaucoup appris. Il a travaillé avec le docteur Charcot, tu sais.

— Ah ?

La petite est impressionnée que sa maman, qui n'est "qu'une" infirmière, puisse connaître des gens aussi célèbres.

— Tu l'as connu, le docteur Charcot ?

— Non, j'étais trop jeune, mais on en parlait beaucoup durant mes études de médecine. Change-toi, on y va tout de suite.

Tenzin se relève en même temps que Madeleine, revenant tous deux de ce voyage dans le temps.

Les cheveux de Madeleine ne sont plus rouges comme lorsqu'elle revenait de ses voyages, petite fille apeurée.

— Tu y es restée longtemps, dans cet hôpital, Madeleine ?

— Jusqu'en 1915, à ma majorité. C'est mon frère, ensuite, qui m'a poussée à faire des études de lettres. Et comme ça, je suis devenue journaliste.

— Tu as remarqué la lueur orangée ?

— Oui, la même que quand j'étais petite. Ça m'effrayait horriblement à l'époque.

— Je n'en suis pas étonné, vu la réaction de ton toi d'il y a soixante et un ans.

— Mais pourquoi je ne m'en souvenais pas ?

*

Gustave reste bouche bée. Il ne pensait pas que le curé "savait".

— Oui, mon fils, vous vous êtes marié en dehors de la religion ?

Gustave se retient de rire. Le curé ne sait donc pas. Mais à quoi bon le contredire. "C'est mieux comme ça", pense-t-il.

— Je ne peux rien vous cacher, mon Père.

— Comment s'appelait-elle ?

— Irène, mon Père. Elle était... il hésite un instant... résistante, et elle est morte en déportation, en 42.

"C'est plus simple comme ça", pense-t-il.

Fin d'après-midi du 20 décembre 1881, Préfecture de police.

Le commissaire Latue se retourne, un peu fâché.

— Dites, mon brave, on ne vous a pas appris à frapper avant d'entrer ?

— Pardon, commissaire, fait le gardien de la paix, penaud.

— Bon, passons. Eh bien, amenez-la-moi.

— Bonjour madame, à qui ai-je l'honneur ?

— Joséphine Thériard, veuve Jarot, monsieur.

Le nom lui dit quelque chose.

— Vous êtes de la famille de Baptiste Jarot, le député de 1830, qui a failli être Président en 1848 ?

— Absolument.

— Vous venez pour quoi, madame ?

Ce disant, il approche courtoisement une chaise sur laquelle elle s'assied. Son visage exprime une tension, une inquiétude latente.

— Le grand-père de mon défunt mari, justement ce Baptiste... veut m'assassiner.

XI

- Premières révélations -

Gustave, rassuré par l'ignorance du prêtre, se ressert un peu de la purée maison de Paulette.

À ce moment précis, elle débarque, tire une chaise et s'assied sans même demander. Ce genre de spontanéité met Simon Applegood mal à l'aise — il n'a pas l'habitude.

Gustave, lui, est au contraire ravi de ce détournement d'attention.

— Alors Gustave, toujours pas de nouvelle conquête ?

Il comprend aussitôt qu'elle cherche à le taquiner. Et bien sûr, devant le curé.

— Tu sais, Paulette... à mon âge, et puis je manque de temps. J'aimerais surtout terminer mon livre.

— Ah oui, ton truc... comment ça s'appelle déjà ?

Le curé, curieux, redresse la tête. Et Gustave, ravi, sent que la conversation a bifurqué comme il l'espérait.

— Les transformations de la langue française au XIX^e, sur les traces de mon ancêtre, Ferdinand. J'ai presque fini le préambule.

— Ferdinand ? s'étonne le prêtre. Celui qui est mort en 71 ?

— C'est bien lui. Mon père.

— J'ai lu ce livre. Un travail remarquable.

— Merci pour lui, mon père.

Le prêtre consulte sa montre d'un geste machinal.

— Oh, déjà plus de quatorze heures... Je dois vous laisser, j'ai rendez-vous à l'Oratoire.

Gustave arque un sourcil.

— Celui du Louvre ?

— Mon fils, j'ai toujours entretenu de bons rapports avec nos frères réformés. Je n'ai pas attendu notre bon Jean XXIII pour ça.

— Alors Gustave, murmure Paulette dès que le prêtre

s'éloigne, il n'est pas au courant ?

— Pas le moindre soupçon.

— Même pas pour ta femme... ta défunte femme ?

20 décembre 1881.

Le commissaire reste figé, abasourdi.

— Il a... 92 ans !

— Je sais. Mais il est en forme. Depuis toujours, d'ailleurs.

Le commissaire a comme un sourire en coin. Il repense à ce duel dont toute la presse satirique avait parlé, Le Charivari en tête.

— Mars ne lui a pas fait de cadeau cet été, c'est vrai, après son duel contre Clemenceau... Mais là, c'est autre chose.

— Mais ce duel, souvenez-vous, c'est mon "beau-grand-père" qui l'a remporté.

Latue reste assis, pensif.

— Oui, mais... que voulez-vous que je fasse ? Je ne peux pas enquêter sur une icône nationale.

— Je peux vous prouver qu'il a tenté de me faire tuer. Il a proposé à un ami, en échange de l'effacement d'une dette envers mon beau-grand-père, de m'assassiner. Et ce n'était pas la première fois.

— Comment ça ?

— Il avait fait la même offre à une autre de mes connaissances. Elle a refusé, et me l'a raconté.

— Et c'était qui, cette personne ?

— Alceste Thiard.

Un long silence.

— Celui qu'on a retrouvé mort le 1er octobre dernier ?

Tenzin sourit paternellement à Madeleine, qui reste étonnée de ne plus se souvenir pourquoi elle avait peur.

— Parce que ça n'est pas arrivé... à l'époque, je veux dire à "ton" époque. Mais avant ta naissance.

Madeleine est pétrifiée.

— Pourquoi serais-je allée en 1881, alors que je n'étais au courant de rien, Rinpoche ?

— Tu ne te rappelles pas d'une autre personne ?

— Quelle "autre personne" ?

— La personne qui a pris possession de toi pour commettre des choses dont tu n'es pas responsable.

Madeleine reste figée.

— Si... je me souviens maintenant.

Bureau du docteur Ballet.

L'Hôtel-Dieu est en pleine agitation matinale, mais dans le bureau où se tiennent Madeleine et sa mère, tout est calme. Gilbert Ballet regarde la petite fille droit dans les yeux, après avoir entendu son histoire.

Il se tourne enfin vers Colette.

— Ainsi, vous avez foi en ce que raconte votre fille ?

Colette est partagée entre son amour maternel et son respect pour l'autorité que représente l'ancien collaborateur du docteur Charcot.

— C'est-à-dire que...

Elle est soudainement interrompue quand une lumière aveuglante, orangée, apparaît dans le bureau et qu'un cri l'accompagne alors que le corps d'une femme se forme devant eux.

XII

- L'apparition -

Madeleine, comme prise dans son propre esprit et la "révélation" qu'elle vient d'avoir, est comme une statue de sel, blanche et figée.

— Alors ? demande le lama très doucement, avec une voix apaisante.

— C'est ma grand-mère ! Joséphine, l'épouse de Ferdinand Jarot, lui-même petit-fils de Baptiste Jarot, un homme politique célèbre en France. Elle a été assassinée par... on n'a jamais su qui, en 1881.

— Mais alors, Madeleine, tu sais pourquoi nous sommes allés dans cet hôpital ?

— Je suppose, mais cela reste une supposition que j'ai voulu me révolter contre elle, et que je suis allée "me" prévenir, ainsi que ma mère, en 1902, afin qu'elle ne me fasse pas interner sur les conseils du docteur Ballet.

— Ça me semble une supposition raisonnable. Si tu veux, nous pouvons méditer, pour t'aider à mettre un peu d'ordre dans tes idées ?

— C'est, et pardonnez-moi Rinpoche, depuis que je pratique la méditation, comme une forme d'auto-psychanalyse... ai-je tort ?

— Absolument pas, Madeleine. En effet, Freud ou Lacan sont aussi de ceux qui méditent, ou font méditer. La seule différence réside peut-être dans la signification "spirituelle" de la méditation.

Madeleine sourit, comme elle le fait souvent depuis qu'elle connaît Tenzin et sa culture, si vaste, si profonde. Sa manière aussi de rapprocher et faire une synthèse des deux "mondes".

— C'est merveilleux, ce que vous dites, Rinpoche. Mais pensez-vous que comprendre

ce voyage ait modifié... mon "histoire" ?

— Je crois qu'il faut méditer, Madeleine, répond sagement le lama.

21 décembre 1881.

Ce lendemain de révélations, Marcel Durut, l'adjoint du commissaire Jérôme Latue et ce dernier, marchent jusqu'à la porte de l'hôtel particulier de l'ex-député Baptiste Jarot.

Le commissaire saisit le heurt. Il frappe à la grande porte de cette magnifique demeure, face à la place de l'Étoile.

— Dis donc, Jérôme, faudra aussi qu'on aille voir les témoins !

— 'Bsolument, Marcel.

À cet instant, la porte s'ouvre, laissant apparaître un homme assez grand, les favoris bien peignés, vêtu avec une élégance à la mode.

Le docteur Ballet est stupéfait, lui qui raillait jadis les "cro-yances imbéciles"... le voilà face à une véritable "apparition".

Le corps qui se forme devant eux, passant d'un état presque gazeux à une consistance physique, est secoué de soubresauts. Il évolue, fluctue ; un corps de femme aux cheveux roux, presque rouges, le visage déformé par un rictus de colère, devient celui d'une petite fille aux longs cheveux bruns... qui ressemble à s'y méprendre à la petite Madeleine.

Gilbert Ballet, Colette et Madeleine ne remarquent pas, durant ce moment, au plafond, deux auras. L'une est habillée d'orange. Son crâne est lisse.

Gustave, avant de répondre, se penche en arrière.

— Lat', tu nous avances deux binouzes !

— Tout d'suite, Gus'.

— En effet, le père Simon ne connaît ni mon attirance pour les hommes, ni le fait qu'Irène, certes déportée à Ravensbrück, était non seulement résistante, mais aussi lesbienne.

— Je pense que c'est mieux ainsi. Dans le futur, peut-être, les choses évolueront... mais ce sera long. Pas avant la fin du XXI^e siècle, peut-être.

— Qui sait... depuis la Libération, il se passe tant de choses incroyables, tellement différentes d'avant-guerre.

*

Oratoire du Louvre, sans doute le lieu le plus prestigieux de la religion réformée à Paris.

Le père Simon Applegood aperçoit son ami marcher vers lui.

— Salut Antoine, comment tu vas, après ce long séjour à Rome ?

— Je ne savais pas que tu étais à Paris, Simon.

— L'une de mes anciennes ouailles m'y a invité... pour un problème personnel.

— Tiens donc, tu as une ancienne ouaille dans notre capitale ?

— Oui, Gustave Jarot.

Le pasteur Antoine Fabien est surpris.

— Comment ça ? Gustave ?

— Tu le connais ?

Le pasteur semble gêné.

— Je l'ai rencontré il y a peu. Nous en avons profité... pour discuter de foi... entre autres.

— Fort bien, fort bien. C'est un homme mystérieux, mais je sens en lui des contradictions.

— Certes, certes. Mais dis-moi... tu n'es pas venu pour me parler de lui... Que me vaut ta visite ?

— Ah oui, j'oubliais. J'ai un message de Francesco Cap-

villa, le secrétaire particulier de notre défunt pape.

— Ah ! Questo bravo Francesco, dit le pasteur en riant presque... Come sta ?

— Il va un peu mieux depuis la semaine dernière... et ce dur 3 juin pour lui.

— Ah, certes, certes... la mort de Jean XXIII laisse un grand vide. Un saint homme. Il m'a toujours amusé par sa bonhomie, lorsque j'étais avec lui à Sofia, en 1925. Pas dans le même rôle, bien-sûr. J'avais trente ans, lui quarante-quatre. Il était "premier visiteur", envoyé là-bas contre son gré par Pie XI. Il me racontait les avanies qu'il avait dû subir par ce pape "à l'ancienne". Il voulait aller en Argentine, lui. Mais au final, il s'est fait de solides amitiés en Bulgarie... même si terre orthodoxe.

— Moi je l'ai croisé bien plus tard, en 1954, alors qu'il était Cardinal-prêtre de Santa Prisca, à Rome. J'ai aussi énormément apprécié son humour, sa gentillesse. Mais son regard en coin, presque mafieux, en disait long. Un roublard, ce Jean XXIII, qui a repris, toute proportion gardée, le flambeau "révolutionnaire", de ce pape du XXII⁷.

— Ah, mon ami... quels souvenirs. Mais parlons peu, parlons bien. Tu disais avoir une missive pour moi, de ce bon Francesco ?

— Oui, tiens.

Le pasteur chausse ses lunettes et lit. Alors, son visage blêmit...

⁷ Le pape Jean XXII (1244-1334) fut élu comme "pape de transition" (comme son successeur, Jean XXIII, sept siècles plus tard), mais son pontificat, dura pour lui, plus de 18 ans.

XIII

- La ligne du temps -

Un cri de colère. C'est la petite fille. Elle essaie de saisir un scalpel posé sur le bureau. Un scalpel sur une sorte de socle où est gravé : "Pour toi, l'ami, souvenir de ton opération — Paul Reclus". Mais elle n'en a pas le temps, le nuage orangé se dissout.

Le docteur Ballet a du mal à se remettre de cette scène, juste après que l'apparition fille-femme ait... disparu.

— Docteur ? s'inquiète Colette.

Encore sous le choc, l'homme cartésien reste silencieux. Ses yeux sont ceux de quelqu'un qui aurait été forcé à regarder un kaléidoscope sous opium.

Colette, voyant le praticien dans un tel état de trouble, prend la main de sa fille.

— Viens, Madeleine, on laisse le monsieur tranquille.

La petite fille, elle, ne comprend pas trop aussi ce qu'elle a vu. Mais son esprit enfantin, lui, ne l'emmène pas dans des réflexions de remise en cause. Elle sourit même d'avoir vu sa "doublure" aussi forte et puissante face à "l'autre", la femme adulte.

— Maman ?

— Oui, ma fille ?

— C'était qui, la méchante dame ?

Colette hésite quelques instants à répondre.

— ...C'était... ta grand-mère, Joséphine.

— Ah ?

— Oui... j'ai reconnu ses cheveux rouges.

21 décembre 1881, peu avant midi.

L'homme qui a ouvert la porte se présente.

— Bonjour messieurs, je suis Édouard Fabien de l'Estreste,

secrétaire particulier de monsieur le député Jarot. Que puis-je pour vous ?

Le commissaire Latue, son haut-de-forme entre les mains, prend sa voix la plus mondaine.

— Bonjour monsieur, nous aimerions nous entretenir avec monsieur le député Jarot.

— Puis-je vous demander à quel sujet ?

— Au sujet d'une enquête de routine, rien de plus. Nous aimerions avoir son avis sur un incident.

Le secrétaire réfléchit quelques instants.

— Je lui ferai part de votre visite dès son retour.

Le commissaire et son adjoint ont cet air dépité de ceux qui ne s'y attendaient pas.

— Ah ? Puis-je vous demander quand il sera de retour ?

— En fin d'après-midi, je dois aller le chercher à la gare de Lyon.

*

— Donne-moi ça, Marcel.

Dans le bureau du commissaire, son adjoint lisait à haute voix Le Figaro, qui relatait le voyage de l'ex-député Baptiste Jarot en visite auprès du secrétaire particulier Raffaello Capovilla, proche de l'un des papabili probables en cas de succession.

— Je ne savais pas que ce pape, Léon XIII, avait succédé au plus long pontificat de l'Histoire... Pie IX... plus de trente et un ans !

— C'est pas ça qui m'intéresse, Marcel. C'est ce Capovilla, ce nom me dit quelque chose.

— Quoi donc, Jérôme ?

— Une vieille affaire que mon père a eue à traiter avant ma naissance, avec son mentor, le lieutenant Clément Dieuleveult, en 1822.

— Qu'y a-t-il, Antoine ? demande le curé Simon Applegood à son confrère de la religion réformée.

— Une nouvelle aberrante que m'a transmise ce bon Francesco Capovilla. Mon grand-père, Édouard Fabien de l'Estreste, qui fut le secrétaire particulier de Baptiste Jarot, aurait été mêlé à une sombre histoire de meurtre... impliquant sa propre famille.

— Un secret du Vatican ?

— Non... enfin, apparemment non...

*

Juin 1964, au Tibet.

— Alors, Madeleine Jarot ?

— Je suis effarée, Tenzin, dit-elle en l'appelant pour la première fois par son prénom... Il semblerait que ma mère ait voulu me faire interner quand j'avais à peine huit ans...

— Mais cela ne s'est "pas" produit.

— Non, en effet... mais alors, qu'est-ce que cela implique ?

A cet instant, Irène, la compagne de Madeleine, entre dans la pièce où Tenzin Dorje et Madeleine Jarot viennent de revenir de leur "voyage".

— Ma chérie, désolée de t'interrompre, mais on vient de recevoir une lettre de ton frère. Madeleine semble heureuse, comme délivrée.

— C'est vrai ?

— Comme je te dis.

Elle lui tend la lettre, en lui enlaçant tendrement la taille. Madeleine ouvre et lit, avant de résumer la lettre à sa compagne.

— C'est une excellente nouvelle, Gustave et son compagnon, Marcos, vont venir nous voir cet été.

— Ici ?

— Non... à Paris, ma grande.

*

Un homme d'une soixantaine d'années, le teint hâlé, les cheveux en bataille, est au téléphone dans la cabine pu-

blique d'un café non loin de la plage, à San Francisco.

— Marcos, sois tranquille, il faut faire confiance. Et puis, depuis l'élection de José Sarria, notre premier représentant de la communauté dans un organe politique aux États-Unis, rien ne sera plus pareil.

— Gustave, mon chouchou, Je n'aime pas trop Lyndon B. Johnson, il me fait un peu flipper. Et puis ma communauté cubaine est très remontée contre ce président qui fut quand même le colistier de Kennedy.

— Je sais, je sais... Bon, écoute, je dois faire un cours sur la légende d'Arthur, on se voit tout à l'heure chez Mike et John. Faudra aussi qu'on s'organise pour notre voyage à Paris. Ça fait dix ans que j'ai pas vu ma petite sœur et sa fidèle Irène.

— Okay, Gustave, j'arrête de flipper. C'est pas comme si j'avais pris un buvard, après tout.

— T'es vraiment con, mon chéri, rit Gustave avant de raccrocher.

*

Paulette, en train de servir un client, voit arriver un curé et un pasteur.

— Tiens, le voilà ! Alors... le Vatican, mon cher Antoine, mon pasteur favori ?

XIV
- Irène -

Le pasteur Fabien, suivi de son vieil ami, le père Simon, essaye de se forcer à sourire à cette si chère amie. Cette amitié née au maquis, durant la seconde guerre.

— Le Vatican... ma chère Paulette, c'est comme partout, un nid de vipères.

Paulette en reste bouche bée.

— Mais... je pensais que...

— Eh bien, j'ai eu... disons... une révélation.

— Je suis en plein coup de feu, on peut en parler tout à l'heure ?

— Qui sait.

*

La salle du petit restaurant "Chez Léonce" est vide. La fermeture a tardé à cause de quelques clients qui prenaient racine.

— Il y a quelque chose qui m'interroge, Antoine.

— Toujours ces questions théologiques, Simon ?

Il sourit.

— Non, je crois qu'on vient d'en parler suffisamment... Non, c'est plutôt... pourquoi ce restaurant s'appelle "Chez Léonce" ?

C'est à ce moment que la patronne arrive.

— Je lui dis, Antoine ?

— Vas-y, ma grande.

— Eh bien voilà : nous nous sommes connus dans le Vercors, en juillet 44. Antoine n'était pas encore pasteur, et il m'a sauvé la vie en sulfatant un escadron de nazis, et à l'époque, mon nom de guerre était... Léonce !

Le curé se tourne vers le pasteur, surpris mais avec un sourire compréhensif.

— Eh bien, vous vous êtes repenti ?

— Non. Le mal est le mal, et il faut l'éradiquer.

Soudain, un silence s'installe. Un blanc pesant, qui dure plusieurs longues minutes.

— Mais dis-moi, Antoine, que se passe-t-il ?

— Paulette, un grand trouble est venu s'immiscer dans ma vie.

La tenancière le regarde avec inquiétude.

— Tu veux m'en parler ?

— Je ne sais pas... Il va falloir que je retourne le plus rapidement possible voir un ami... à Asti.

— Asti ? Pourquoi ?

— Ma famille, les Fabien de l'Estreste, et celle, au Vatican, de l'un de mes amis chers, les Capovilla, auraient été mêlées à une obscure histoire.

— On peut savoir qui tu vas voir à Asti ? demande Paulette, curieuse.

— Tu ne connais pas. Je l'ai rencontré avant toi, en juin 40, à Cannes. Il s'appelle Romano Bergoglio. Il était alors un déserteur de l'armée fasciste italienne. Mais surtout, il m'a parlé d'un de ses cousins, prêtre... en Argentine.

— Et que vient-il faire là-dedans ? demande Simon Applegood.

— C'est simple. Romano m'en a parlé récemment, à Rome. Son cousin, Jorge Mario Bergoglio, possède certaines connaissances...

30 mars 1822, Marseille.

— Bergoglio, dai, vieni ! Che dice ?

Celui qui accompagne cet homme étrange sur le quai du port de Marseille paraît surpris.

— Federico, basta ! Francese !

— Pardon, patron.

— Bon, il veut savoir si on va à cheval ou en coche.

— Ah, c'est ça que j'avais pas compris... "le coche". On y va à cheval, non ?

— Bien sûr, Federico. Le contrat est pour dans un mois, et le temps de monter sur la capitale avec le coche, on n'y arriverait jamais à temps.

— C'est qui qu'on doit buter ?

— Un certain Baptiste Jarot.

— Il a dû en énerver certains pour qu'on nous demande d'effectuer la besogne.

— C'est surtout parce que c'est un "héros national" chez eux, Federico.

— Je pige, Raffaello... je pige.

*

Brigade de Sûreté, Paris.

— Eugène, j'emmène le p'tit avec moi.

— Le Jérôme ? ricane Eugène-François Vidocq, un brin narquois.

— Faut bien qu'il fasse ses preuves. Le renseignement de ton pote Amedeo Scarfacci sur cet assassin, Bergoglio et son comparse, Genero, qui sont arrivés à Marseille est un bon début.

— D'accord, emmène-le. Mais pas de vagues. N'oublie pas que notre territoire, c'est Paris. Donc, vous êtes une ombre qui passe. On verra ensuite avec le Préfet.

— Pas de souci... Latue ! Radine tes fesses, on file fissa à Lyon !

Début août 1964, Paris.

— Marcos, tiens regarde.

— Quoi, mon chouhou ?

— C'est là que je suis né. Ma petite sœur aussi, 112 avenue d'Orléans. Maintenant c'est l'avenue du Général Leclerc... Tu savais que je l'avais connu ?

— Qui ça ? d'Orléans ?

— T'es con, j't'adore. Non, Leclerc. Durant la guerre, au Cameroun, quand il a débarqué à Douala avec... vingt-deux hommes !

Marcos lui tape discrètement la fesse.

— Je sais Gus', t'arrête pas de me raconter tes exploits. Mais allons voir ta "propriété".

— Okay. Mais on doit se grouiller pour aller chercher ma sœur qui arrive du Tibet, à Orly.

— Avec cette Irène Lamorie ?

*

Aéroport d'Orly.

— Ma chérie, il est où ton frère ?

Madeleine cherche des yeux la bouille fraternelle dans la foule.

— Ici !

Elle court et se jette dans les bras de Gustave.

— Frangin !

Marcos, lui, regarde la grande fille aux cheveux blonds éclatants qui l'accompagne. Il lui tend la main.

— Salut, on est oubliés j'ai l'impression, sourit-il.

— Irène.

— Je sais. Moi c'est Marcos.

Elle lui rend son sourire.

— Je sais...

*

— Ah, le 112... tu te souviens, ma p'tite sœur ?

Face à l'entrée, Gustave, Madeleine, Irène et Marcos sont figés comme si tous étaient face à un monument antique.

— Rentrons, tu veux bien Gustave, j'ai besoin de prendre une douche.

*

La porte du petit appartement à peine passée. Madeleine se met à trembler d'une manière incontrôlable. Ses cheveux, si bruns deviennent rouges.

— Madeleine ! crie Gustave.

L'image de sa sœur se brouille, laissant entrevoir par intermittence l'image d'une vieille femme au rictus grossier et vindicatif.

— "Je te retrouve enfin," dit la voix de l'apparition, "tu n'as pas fini le travail, Madeleine Lamorie !"

Madeleine, sous le choc, tombe sur le plancher, sans connaissance.

— Mais... qui est cette Madeleine Lamorie ? crie Marcos, à genoux à ses côtés, la voix étranglée.

— C'est mon nom de famille, répond Irène à Marcos.

Colette ouvre la porte de leur petit appartement du 112. Gustave, lui, en compagnie d'une jeune fille, se lève pour accueillir sa petite sœur. Il se tourne vers sa mère.

— Alors maman, ça a été avec Madeleine ?

— Oui, mon fils... j'ai failli faire une grosse erreur. Mais qui est cette jeune personne ?

— Ah, oui, c'est Irène. Une copine de classe. On étudiait "Le Surmâle", d'Alfred Jarry.

— Tu ne devrais pas lire ce genre de choses à ton âge, Gustave.

Le garçon prend un ton mi déçu, mi frondeur.

— Tu m'as toujours dit que "lire, c'est comprendre", maman.

Colette ne répond pas tout de suite. Elle s'approche, lui prend le visage entre les mains, et l'embrasse sur le front.

— Bien sûr. Tu as raison.

Puis elle se tourne vers Irène, qui s'adresse, elle, à la petite Madeleine.

— Bonjour, moi c'est Irène.

XV

- Un vol, une vengeance -

— Mais pourquoi alors cette... femme a-t-elle appelé Madeleine par votre nom de famille ?

— Aucune idée, Gustave. Mis à part mon père et mon frère, Albert, je ne vois pas le rapport... sauf avec moi. Mais Irène et moi ne sommes pas mariées, et encore, si c'était le cas... pourquoi porterait-elle mon nom ?

Madeleine se réveille en se soulevant sur les coudes. Elle secoue la tête comme pour en chasser quelque chose de désagréable.

— Que t'est-il arrivé, ma chérie ? la questionne Irène, à genoux, en l'embrassant.

— Un cauchemar ! J'étais mariée avec... ton frère, Irène.

Elle ouvre de grands yeux, presque effarée.

— Mais... mais... tu ne le connais même pas !

— Oui, je le sais, ma douce. Le pire, c'est que tu n'existais pas. Mais j'ai aussi vu mon frère...

Elle tend sa main encore tremblante vers lui.

— ... Tu étais ici, avec un curé.

La révélation de ce songe rend Gustave perplexe.

— Quel curé ? Je n'en ai connu qu'un seul, mais il habite loin, il ne me connaît plus ! Et encore faudrait-il qu'il se souvienne de moi.

— Qui ça, Gus ? demande Marcos, inquiet.

— Le père Simon... Simon Applegood !

18 avril 1822, Lyon
Dans une chambre d'un hôtel miteux.

— Dai, Raffaello, quand'è che 'nduma a Parigi ?

— Domani, fratello, domani.⁸

*

— Dites, lieutenant Dieuleveult, on fait quoi là ?

— Mon jeune brigadier Latue, buvez votre thé. Je m'occupe de bien surveiller cette entrée d'hôtel en face, ne vous inquiétez pas, nous aurons bientôt de quoi nous occuper. La police, c'est souvent trois quarts d'attente et de surveillance.

Le brigadier Latue, jeune recrue de la Brigade de sûreté de Paris, en mission secrète, suit aussi d'un œil ce qu'il peut se passer, tout en trempant ses lèvres dans sa tasse.

Le café où ils se sont positionnés est juste en face de l'Hôtel des Trois Chevaux, dans ce quartier malfamé de Lyon.

Soudainement, deux hommes sortent de l'hôtel. Ils ont l'air pressés.

— Federico, vieni, andiamo a prendere le ultime istruzioni.

— Dove ?

— Non fare domande inutili.

— Scusa... capo.⁹

*

— Regarde, Latue ! Ils entrent dans cet hôtel particulier. Il va falloir savoir qui habite ici.

Il tend un papier où il vient de griffonner quelques mots.

— Tiens, tu vas voir le capitaine Georges-Henri Dieuleveult, c'est mon frère. Il est au service du Sémaphore à Lyon. Nous aurons la réponse dans quelques heures.

*

— Alors, Latue ?

Il fait presque nuit quand le jeune brigadier revient auprès de son supérieur.

⁸ — Allez, Raffaello, quand est-ce qu'on va à Paris ?

— Demain, frère, demain.

⁹ — Federico, viens, allons chercher les dernières instructions.

— Où ?

— Ne poses pas de questions inutiles.

— Désolé... chef.

— Il s'agit de la demeure du général Paul Thériard, fils du général d'Empire Paolo Teriardi.

— Des Italiens qui rencontrent un ex-Italien... ça pue bien !

— Mais pourquoi voudraient-ils assassiner le Maréchal Jarot ?

— Bonne question.

*

— Hai preso la borsa, Federico ?

— Sì, tranquillo.

— Dobbiamo essere a Parigi prima del primo luglio. Il Maresciallo Jarot accompagnerà il re. Lo elimineremo in quel momento.¹⁰

Les deux policiers, derrière eux, marchent d'un air nonchalant. Le lieutenant Dieuleveult se penche un instant à l'oreille de son jeune adjoint.

— Tu as entendu ce qu'ils ont dit ?

— Oui, répond Jérôme Latue en chuchotant.

— Tu comprends l'italien ?

— Sì, parlo e capisco l'italiano.

Dieuleveult s'arrête net. Il lui met la main sur l'épaule.

— Tu viens de prendre du galon, mon jeune ami ! Suis-moi, on repart à Paris.

— Bonjour Irène, sourit la petite fille à cette aînée de quelques années, moi c'est Madeleine.

— Je sais, rit-elle, ton frère m'a si souvent parlé de toi.

— Ah ?

Colette, qui regarde avec tendresse cette scène, les interrompt.

— Les filles, vous voulez aller dans la chambre ?

¹⁰ — Tu as reçu la bourse, Federico ?

— Oui, ne t'inquiète pas.

— Nous devons être à Paris avant le 1^{er} juillet. Le maréchal Jarot accompagnera le roi. Nous le supprimerons à ce moment-là.

Irène a l'air enchantée, tandis que Madeleine, après ce qu'il s'est passé à l'Hôtel-Dieu, est tout de même un peu inquiète. Mais elle commence à apprécier cette nouvelle camarade.

— Oui madame, répond pres-tement Irène, en premier.

— Bien, je dois parler avec Gustave.

*

24 décembre 1902

— Bonjour madame Jarot, dit Maximilien Lamorie, au seuil de l'appartement du 112.

Elle lui tend la main. Il s'incline et entame un baise-main dans les règles de l'art.¹¹ Colette rougit de cette marque d'honneur à laquelle elle ne s'attendait pas.

— Monsieur, que me vaut cet hommage ?

— Tout d'abord, l'honneur de vous rencontrer... une dame, veuve, qui seule élève si bien sa progéniture, c'est bien le moins. Et puis, ma fille m'a tant parlé de vous ces derniers mois.

— Je crois savoir que vous êtes vous-même dans le même cas, monsieur.

— Oui, en effet.

Il se relève élégamment.

— Cependant... je suis un homme.

¹¹ Pratique respectueuse du début du XX^e, envers une femme mariée ou veuve selon cette procédure : la femme décide du mouvement. Elle tend sa main, comme si elle allait serrer la main de l'homme. Si l'homme décide de ne pas procéder, c'est un serrage de main, classique. Sinon, pour honorer la dame, il prend la main de la femme avec une seule des siennes. Ensuite, elle va tourner la main à l'horizontal de façon à ce que le dos de sa main soit sur le dessus. De là, le gentleman va s'incliner jusqu'à ce que sa tête arrive au niveau de la main, sans toucher des lèvres la main de la femme. L'homme va alors caler son menton sur le pouce et c'est tout.

— Je l'avais remarqué, sourit Colette, malicieuse.

Asti, août 1963

— Buongiorno, Antoine.

— Comment vas-tu, Romano ?

— Ça va, ça vient. Alors, tu me racontais au téléphone que tu avais quelque chose de grave à me dire.

— Oui, j'ai préféré venir plutôt que de te dire cela au téléphone, on ne sait jamais. Une histoire très sombre qui touche à l'honneur de ma famille et de celle de Raffaello Capovilla.

— L'ancien secrétaire particulier papal ?

— Oui, et tu m'avais parlé de ton cousin.

— Jorge Mario ?

— Oui, tu m'avais dit qu'il avait des connaissances de certaines histoires cachées du Vatican ?

Romano sourit amicalement.

— Oui... par son mentor, plus précisément, qui fut secrétaire d'Antonio Devoto, Luigi Genero. On pourra téléphoner à mon cousin cet après-midi, avec le décalage horaire, en ce moment, il est à peine cinq heures du matin au Chili.

— Je croyais qu'il était en Argentine ?

— Non, mon cousin poursuit sa prêtrise au Chili, depuis peu.

*

— C'est effarant, Romano ! Ton cousin vient de me confirmer ce que je craignais, le pape Pie VII aurait fomenté l'assassinat du alors seulement maréchal... Baptiste Jarot.

— Mais pourquoi ?

— Une sombre histoire durant la campagne d'Italie, quand Paolo Teriardi, l'ancêtre de la famille Thériard, venait de s'enrôler dans l'armée du général Napoléon. Il aurait volé une partie de la fortune de la

famille Jarot qui avait déjà, à l'époque, quelques connexions avec le Vatican. Qui plus est, le pape Pie VII détestait déjà Napoléon.

— Pourquoi je ne suis pas étonné, Antoine.

XVI
- La lampe -

Le pasteur Fabien s'assied, sous le poids de la révélation.

— Oui, tu vois, c'est un peu pour cela que, me séparant de l'Eglise de mes aïeux, je me suis fait "réformé".

Romano Bergoglio soupire.

— Eh, ti capisco anch'io, va'... même si cela me choque un peu. Alors, maintenant, que vas-tu faire de cette info ?

— J'ai un ami au Washington Post.

Effaré, son ami, qui était resté debout, s'effondre dans son fauteuil.

— Tu es fou !

— Autant crever l'abcès, dit Fabien, froidement.

Un long silence s'installe.

— Ma cosa it vai dicendo ? dit Romano, avec un léger froncement de sourcils.

— D'accord... Romano, je vais d'abord lui en toucher juste un mot. C'est un ancien du Renseignement durant la Seconde : Alfred Friendly. Il est rédacteur en chef du Post¹².

— Je préfère. Si tu as confiance en lui, mi fido 'd ti.

*

5 août 1963. Hôtel Delle due Chiese, à Asti.

Il fait déjà nuit. Antoine prend le téléphone.

— Buongiorno, vorrei fare una comunicazione con gli Stati Uniti.

— Quale numero desidera chiamare ?

— Vorrei essere messo in comunicazione con il Washington Post, a Washington D.C., per parlare con il redattore capo, il signor Alfred Friendly. Non ho il numero, ma è la sede del giornale.

Quelques minutes plus tard, Antoine entend la voix de son vieil ami.

— Yes, this is Mr. Friendly. Who's calling, please ?

— Salut vieille branche, c'est Antoine.

— Ah, salut Tony, on devait se voir le 30 avril pour la remise du prix Pulitzer à mon pote Oscar Griffin, aujourd'hui c'était Faulkner...

— Pardon de te couper, mais je suis en Italie en ce moment. J'ai un service à te demander, si c'est possible.

— Ça dépend, Tony... ça dépend... légal ?

— Bien sûr, mais compliqué, disons.

— Toi, quand tu parles de "compliqué", on doit s'attendre à tout. Je suppose que tu préfères pas en parler au téléphone ? Tu veux venir ? Jean, ma femme, serait contente de te revoir.

— Bonne idée, je suis pas venu aux States depuis un bail.

— Okay, alors, on dit... ?

Noël 1902.

— Mais entrez, dit alors joyeusement Colette.

C'est ainsi qu'en ce jour-là, Maximilien Lamorie, sa fille et son fils entrent non seulement dans le petit appartement des Jarot, mais Maximilien, lui, dans la vie de sa future nouvelle épouse.

Maximilien, avant d'entrer, fait un geste sur le bord de l'encadrement de la porte d'entrée.

— Vous ne saviez pas que l'un de mes ancêtres avait acheté un appartement au 112, avant que l'immeuble soit reconstruit ?

— Aucunement, mais nous ne sommes que locataires... le propriétaire en est la ville de Paris, je crois.

— Oui... je vous raconterai... une triste histoire.

Irène, elle, se précipite toute heureuse d'être là, et se jette dans les bras de Madeleine.

— Oh, que je suis comblée de partager avec toi ce Noël, Mado.

Madeleine ne dit mot et se laisse poutouer. Les deux filles, ces derniers mois, ont appris à se connaître et à s'apprécier.

Quant à Gustave, lui, il trouve le frère d'Irène, Albert, suffisant et peu intéressant ; il tente de se lier aux deux filles.

La table est mise ; Colette a sorti le phonographe qu'elle a acheté pour cette occasion avec un reste de la fortune familiale de sa belle-mère.

Elle met en place le cylindre de cire, un Scott Joplin qui vient de sortir, The Entertainer¹³.

— Ma chère, cette musique entraînante me donne envie de vous demander de danser.

Colette ouvre ses bras et se laisse guider par les pas charmants de son invité.

*

La bûche partagée, les adultes sont restés à table.

— Il y a quelque chose de changé chez vous, s'interroge Maximilien en regardant tendrement le visage épanoui de Colette.

— Oui, je crois aussi. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis quelques semaines, c'est comme si le temps m'avait apporté un renouveau.

Maximilien sourit à cette phrase si naïve et amicale, alors qu'Enrico Caruso, sur le premier de ses enregistrements, chante Una furtiva lagrima.

¹² On appelle ainsi le fameux "Washington Post", le quotidien qui révélera quelques années plus tard le scandale du Watergate. Le Post est une "institution".

¹³ Pardonne-moi lecteurice, je me suis permise ici un petit décalage temporel... ce morceau n'a été enregistré aux USA que le 29 décembre 1902 chez John Stark & Son. C'est le morceau de Scott Joplin peut-être le plus connu au monde.

— Dites, Caruso est certes un chanteur d'exception, mais ne pourriez-vous pas nous faire réentendre ce morceau de... Scout Jope-line ?

— Scott Joplin, mon ami... Scott Joplin.

— Pardon, mon anglais n'a jamais été très bon.

— Je vous pardonne, mais alors faites-moi danser, s'il vous plaît.

Alors que ce nouveau couple se forme, dans la chambre des enfants on s'amuse par des jeux d'esprit entre Madeleine, Gustave et... Irène, tandis qu'Albert, lui, s'est isolé pour jouer seul à un jeu de construction, dans son coin.

*

Durant un instant, la lampe à pétrole de l'entrée clignote dans un halo orangé... rouge, puis s'éteint.

Mais une voix se fait entendre, une voix sortie de nulle part.

— Je reviendr... je revi...

Maximilien se lève pour aller voir la lampe, tout en étant à l'affût de cette voix.

— Ne serait-ce point le père Noël qui vient de nous parler ? rit-il presque.

Colette semble tétanisée, alors que Madeleine, qui revenait du "petit coin", est figée.

Malgré tout, Maximilien, lui, semble ne pas s'en apercevoir.

— Colette, que pensez-vous de cette nouvelle "fée électricité" qui s'installe dans tout Paris ?

Alors que Madeleine, comme ayant oublié ce moment d'absence, retourne voir ses compagnons de jeux, Colette, pareillement, semble rouvrir les yeux et reprendre une "activité mentale normale".

— Que du bien, mon ami, que du bien. Pour le moment c'est un peu tôt, mais je suis certaine que ces lumières, que l'on dit "électriques", sont à l'éclairage ce que l'automobile est au transport.

— Ah, ma très chère Colette, j'aime votre curiosité, votre sagesse, votre digne ouverture d'esprit.

— Papa, papa ! crie Albert.

Le petit groupe des quatre amis septuagénaires, dans le petit appartement du 112, tranquillement posés sur des poufs aux couleurs crues, écoute *The Freewheelin' Bob Dylan*... et tandis que le morceau de choix commence, *Blowin' in the Wind*, le joint fait son tour de piste.

— Alors, Gus, je savais pas que t'avais un pote curé.

— Oh tu sais, j'étais gamin, mais ce type était vraiment extra... je veux dire, pour un prêtre.

— C'est lui qui a un ami dans "l'autre camp" ? On les avait vus ensemble en... 45, non ? réfléchit Madeleine à haute voix.

— Si, 'tite sœur... 'tend... Antoine... Antoine Fabien. Je l'ai "bien" connu après la Libération, fait Gustave avec un sourire à l'endroit de Marcos.

— Tu veux dire que... ?

— Eh oui, mon chou. C'était en 1961, quand il m'a aidé à me réfugier aux États-Unis pour échapper aux sbires de l'OAS.

Marcos a beau essayer de comprendre que son chou-chou ait pu connaître d'autres hommes avant lui, il est tout de même un peu jaloux.

Soudainement, alors que Dylan les accompagne, une lampe apparaît au milieu d'eux, une vieille lampe à pétrole. Elle clignote de feux orangés-rouges.

29 avril 1822. Paris.

Le bureau d'Eugène-François Vidocq bruit de paroles prononcées avec prudence.

— Alors, comme ça, jeune Latue, tu es versé dans la langue de Dante ?

— Oui, monsieur Vidocq.

Ce dernier se tourne vers le lieutenant Dieuleveult.

— Donc, si j'ai bien compris, ces deux spadassins devraient déjà être dans notre capitale, à vouloir trucidier l'un de nos héros nationaux ?

— Oui, Raffaello Capovilla et son âme damnée, Federico Genero.

— Mais quel est leur mobile, mis à part l'argent bien sûr ?

— Selon votre ami, l'inspecteur Amedeo Scarfacci, à Asti, il semblerait que le commanditaire soit un très haut personnage en Italie, et plus particulièrement au Vatican.

— On en sait plus ?

— Pas pour le moment.

Le chef de la Sûreté, Vidocq, est très énervé.

— Bon, toi Clément, tu te charges de me mettre ça sous les verrous.

— Sans raisons ?

— On s'en fout, on verra après ! Il n'est pas question que le maréchal Jarot, un ami proche du roi, soit assassiné... en tout cas, tant que je suis ici. Et toi, mon jeune Jérôme Latue, tu vas aller à Washington. Tu iras voir l'un de mes... amis, du temps de Toulon.

— Qui ça ?

— Hughes Lafontaine, un des amis de Babeuf, réfugié aux États-Unis en 97. Aux dernières nouvelles, Hughes était hébergé chez un ami de William Godwin, Thomas Pendleton, un autre écrivain aux idées révolutionnaires.

— J'y vais comme ça ?

Eugène rit à gueule déployée.

— Mais non, je te fais un mot d'introduction, sinon, le connaissant, tu finirais dans le Potomac, un boulet aux chevilles. Hughes est un ancien séminariste, et il a connu notre pape Pie VII du temps où il s'appelait encore Barnaba

Chiaramonti. Il le déteste avec passion... "Pissette", tu connais ?

Un ange passe.

— ...Trêve de plaisanterie. Thomas a toutes ses entrées au Vatican. C'est quelqu'un de confiance. Tu pars de suite.

XVII

- Entre lumières et ombres -

Tous regardent cette apparition se matérialiser au centre de leur cercle.

Marcos, bien "parti", éclate de rire.

— Woooo ! Ton herbe, Irène, tu l'as prise où ?

— Je crois pas que ce soit la beuh qui soit en cause, réplique Madeleine, froidement... le surgissement d'une autre époque, plutôt.

Ses trois compagnons de fumette la regardent, sans comprendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire, ma tite sœur ?

— Tenzin Dorje, quand j'étais au Tibet, m'avait dit que des événements troublants pourraient advenir.

— Et alors ? dit Irène, incrédule.

Marcos tire sur le joint et le passe à sa voisine.

— Vous n'entendez rien ? demande Madeleine, un rien inquiète.

— Tu délirés, Mado, intervient Gustave.

— Me fais pas chier, frangin, c'est pas toi qui étais, à huit ans, dans le bureau de ce docteur Mabuse !

— Mais ? balbutie son frère, surpris du ton agressif de sa petite sœur.

Madeleine se lève en hurlant.

— D'ailleurs vous me faites tous chier !

Elle va à l'entrée et sort du petit appartement en claquant brutalement la porte derrière elle.

C'est alors que l'apparition de la lampe disparaît subitement.

*

Asti, 5 août 1963.

— J'arrive après-demain, ça te va ?

— Okay, Tony !

Antoine raccroche le combiné. Il descend à la réception de son hôtel.

— Vous parlez français ?

— Oui... Signore.

— Bien. Vous pouvez vous occuper de me prendre un billet d'avion, le plus rapidement possible, pour New-York ?

— Par Rome ou Milan ?

Antoine préfère toujours le plus rapide.

— Milan, plutôt. Vous me prenez aussi une location pour que j'aille à Milan, et une autre à New York.

— Décapotable ou pas, Signore ?

— Décapotable.

— Bene, Signore, bene.

Antoine remonte dans sa chambre.

*

Le vol s'est bien passé. En première classe sur la Pan Am, ce n'est pas le pire. Arrivé à 20h30, la location de voiture auprès de l'agence Hertz à l'aéroport d'Idlewild l'attendait.

Et là, la Ford Thunderbird 1962 rouge fonce dans la nuit vers Washington sur l'I-95. Tout en respectant les limitations de vitesse — les flics américains ne sont pas de joyeux tendres — Antoine s'allume un Cohiba de contrebande.

"Et dire qu'ils se refusent ce genre de plaisir", pense-t-il.

Sur l'autoroute entre New York et Washington, en ce début août 1963, il y a peu de monde à cette heure-ci. Le voyage est agréable, il fait bon et le temps est dégagé. Antoine pose le coude sur la portière de la décapotable.

Jérôme Latue arrive à Baltimore le 18 juin 1822, après un voyage assez désagréable. Vents et vagues déferlantes. "Eh me voilà ! Paris, Le Havre, Baltimore... et le mauvais temps en plus, décidément..." pense-t-il en regardant l'océan depuis le quai.

Durant ce voyage de plus d'un mois et demi, il a pris le temps d'apprendre un peu d'anglais. Il prend le bateau à vapeur pour se rendre à Washington.

*

À la porte de l'hôtel particulier de Hughes Lafontaine, Jérôme est impressionné.

"Eh bé, pour un ancien révolutionnaire de 89... babouviste qui plus est... il ne se gêne pas."

Il frappe. Un homme ouvre la porte. Il est habillé en costume noir très élégant... un grand Noir, très smart.

Le policier français en reste bouche bée.

— Bonjour monsieur, que puis-je ?

Jérôme, tout d'abord particulièrement étonné par l'individu, l'est d'autant plus que celui-ci vient directement de lui adresser la parole... en français.

— Comment pouvez-vous savoir que je suis français ?

Un sourire légèrement hautain se dessine sur le visage agréable de ce personnage.

— Votre mise... monsieur ?

— ...Jérôme Latue. Veux-tu m'annoncer à ton Maître ?

Le sourire du "grand Noir" se fait plus insistant.

— J'ai bien peur que mōssieur se soit trompé de maison.

Il lui claque la porte au nez.

Complètement désarçonné par cette attitude, inconvenante pour lui, Latue reste pétrifié.

Il reffrappe à la porte, avec cette fois plus d'insistance.

La porte se rouvre.

— Monsieur, si vous insistez, je vais appeler le constable¹⁴ !

*

Hughes éclate de rire, face à son invité.

— Alors comme ça, tu as pris Jack pour un "esclave" !

— Eh bé... oui.

¹⁴ Équivalent américain de "Sergent de ville" à l'époque.

Le "grand Noir", assis à côté de Jérôme, lui tape amicalement sur la cuisse.

— Ne t'en fais pas, compain, ça m'arrive tous les jours. Hughes, heureusement, n'est pas comme les autres.

— Merci, Jack.

Il se retourne vers le policier.

— Je vais pas te raconter toute l'histoire, mais je l'ai recueilli en 1811... je lui ai ensuite proposé d'être mon égal et de de rester.

— Dans l'Émile ! dit Jack avec un sourire en coin.

Hughes se remet à éclater de rire.

Penddleton, qui était resté muet jusque-là, s'amuse aussi de cette "effraction" de la langue.

— Nous, américains, sommes toujours friands de vos jeux de langue.

— C'est du sûr !... et Jack et ses jeux de mots ! Tout un poème. Qui plus est en faisant référence à ce bourgeois de Rousseau.

— Bah... l'ami, ne m'as-tu pas toujours dit que "la révolution est un tout" ?

— Oui. Bon, passons... alors Eugène t'a envoyé ici au sujet de cet idiot de pape ?

— Absolument.

— Alors, si tu es patient, je vais faire confirmer ce qu'à Paris on semble penser... en tout cas mon vieil ami Vidocq...

*

Paris, quelques semaines plus tôt. 114 route d'Orléans.

— Raffaello, rends-toi !

— Jamais !

Sur cette dernière parole criée depuis la fenêtre de sa chambre, à l'hôtel des Sergents de La Rochelle, rue d'Enfer, Raffaello se penche sur un objet. Federico le regarde, médusé¹⁵.

¹⁵ Pour ceux qui voudraient comprendre parfaitement le dialogue, le voici en français. Merci à Chatgpt qui ici a respecté la

— Ma sei sicuro, Rafè...? 'Sta cosa... mi fa venì i brividi.

— Non tremare. Non è paura. È la fine che ci meritiamo.

— E dopo...? Dove andiamo...?

— Dove siamo sempre stati, amico mio. Nell'ombra.

"Clic."

Le frère d'Irène interrompt la danse qu'avaient reprise les tourtereaux.

— Qu'y a-t-il, fils ?

— Irène a embrassé Madeleine.

— Et alors ?

Le gosse, un peu perdu, une pièce de son jeu de construction encore dans les mains, en reste étonné.

— Mais, mais, c'est une fille ! Son père se détache de Colette, très poliment. Il se baisse vers son fils avec un large sourire.

— Je peux comprendre ta surprise, Albert, mais tout d'abord, ce ne sont que deux petites filles... et, qui plus est, même adulte, ce genre de comportement existe depuis des millénaires... déjà dans la Grèce antique.

— Ah ?

— Oui, fiston.

Le cri d'Albert a dérangé le jeu d'improvisation collective¹⁶ des enfants.

manière de parler d'un Vénitien et d'un Romain des bas-fonds, sur mes indications... je ne parle malheureusement pas l'Italien et un traducteur est hors de prix pour moi :

— T'es sûr, Rafè... ? Ce truc... ça me file des frissons.

— Ne tremble pas. Ce n'est pas la peur. C'est la fin qu'on mérite.

— Et après... ? On va où... ?

— Là où on a toujours été, mon ami. Dans l'ombre.

¹⁶ Un jeu oral à l'époque qui peut s'apparenter bien sûr avec le cadavre exquis.

— Que se passe-t-il ? demande Irène, inquiète.

— Rien, ma fille. Albert me posait une question.

Il tapote la tête de son fils et lui fait un clin d'œil, alors Albert comprend qu'il vaut mieux ne pas en dire plus.

C'est à cet instant précis que Colette voit une ombre passer, cachant les lumières de l'appartement, comme le ferait du Soleil, la Lune... suivie d'un bruit infernal.

XVIII

- La réparation -

Toulon, 28 mai 1797.

— Jean-Baptiste, quand vas-tu voir le citoyen Gracchus ?

— Normalement, je dois monter à la capitale fin juin. Nous devons organiser une riposte à ce futur tyran en poils de soldat... ce Buonaparte !

*

Toulon, 8 juin 1797. Très tôt. Un exprès¹⁷, l'air rompu, tombe littéralement de son cheval devant le 18 de la rue Royale.

— Eh bé ! s'exclame un des hommes de la maison, en train de vider le seau d'excréments de la nuit de son "employeur". Cet accent si particulier du Sud, et l'action de l'homme, redonnent le sourire au cavalier exténué.

— Un message de la plus haute importance pour ton maître. Je dois le lui donner en main propre.

L'homme se redresse, tel un "i", offusqué.

— Citoyen... il n'y a pas de "maître" ici, mais un autre citoyen qui a l'amabilité de me faire vivre en lui assurant une certaine tranquillité.

Déjà sur ses pieds, l'arrivant semble décontenancé par ce discours qu'il n'a jamais entendu.

— Comme tu voudras... citoyen. Alors, peux-tu me conduire au... citoyen Jarot ?

— Suis-moi, il doit être au travail, déjà.

— À écrire, je suppose ?

Encore une fois, l'homme paraît contrarié par cette réflexion.

— Certainement pas. Nous avons pris notre déjeuner ma-

tinal¹⁸ il y a déjà quelques heures et nous faisons le ménage du matin.

Le messenger se tait ; il ne comprend plus rien.

*

— Palsembleu ! Mes amis, Gracchus a été exécuté le 27 dernier.

L'émotion est palpable dans la pièce en train d'être nettoyée par les "citoyens-employés" et leur bienfaiteur.

— Il me faut partir au plus vite, dit-il en se retournant vers celui qui accompagne l'exprès. Toi, Ignace, donne un repas à ce brave citoyen, même si la nouvelle qu'il apporte ici est d'un poids certain. Ensuite, si tu veux, tu iras voir notre ami commun, Hughes Lafontaine. Il doit être déjà en train de faire ses bagages, mais je pense que, comme moi, tu tiens à en être certain ?

— C'est du sûr !

*

Hughes Lafontaine, en effet, a lui-même reçu la nouvelle par un autre exprès. Il est en train de faire ses bagages quand arrive l'envoyé de Jean-Baptiste Jarot.

— Ah, citoyen, tu as donc reçu toi aussi la nouvelle de l'exécution de Gracchus !

— Ce matin même, au saut du lit.

— Tu pars où ? Londres, Bruxelles, Amsterdam ?

— Bien plus loin, citoyen, bien plus loin... Washington. J'y ai un ami... Thomas Pendleton, que je connais par William Godwin. Un océan suffira à me faire oublier. Et notre ami, Jarot ?

— Londres, apparemment.

— Judicieux, citoyen !

*

deuxième partie
"VERS LA FIN DE L'HISTOIRE"

¹⁷ Un messenger envoyé spécialement pour porter rapidement une information importante, une lettre, un manifeste.

¹⁸ Un repas léger du matin, parfois avec du fromage, de la charcuterie ou un peu de beurre, et parfois accompagné d'une boisson chaude comme du café ou du thé.

9 juin 1797. Toulon.

— Quand partons-nous pour Londres, Jean ?

Ignace, l'aîné de la "fratrie babouviste" à Toulon, est un peu inquiet du temps que met Jean-Baptiste à se décider à partir.

— Je dois attendre quelqu'un. J'ai reçu un message inquiétant, mais sur un autre sujet, Ignace. Cependant, je te fais confiance, tu le sais bien. Donc, pars maintenant ; notre ami Godwin te recevra aussi bien que n'importe qui d'entre nous.

Ignace, bien qu'embêté de laisser Jean-Baptiste, son ami, ici et partir devant, décide finalement de suivre ce conseil amical.

— Bien, on t'attendra là-bas, Lise, Tonio, Marcus et moi.

*

10 juin 1797. Toulon.

Jean-Baptiste, affairé à finir de remplir sa malle, ne s'aperçoit pas de la lueur derrière lui, qui devient de plus en plus éclatante.

Une forme de femme se matérialise. Elle a les cheveux rouges et semble agitée.

Jean-Baptiste, en se retournant, se rend compte de l'apparition.

— Mais... mais...

— Tu vas payer, espèce de mécréant, immonde immoraliste, suppôt du mal !

La femme aux cheveux rouges, un rictus de haine aux lèvres, brandit un long couteau de boucher devant lui.

Apeuré, Jean-Baptiste cherche à fuir. Quand soudainement, l'apparition de la femme se brouille... et disparaît.

Jean-Baptiste, figé par la peur et l'angoisse de cet événement surnaturel, a du mal à respirer. Il tombe sur un fauteuil, heureusement derrière lui.

Le poids de sa chute écrase le fond. Il a les deux bras ballants sur les accoudoirs...

quand... une nouvelle fois, la lueur rouge-orangé réapparaît. Tétanisé, il ne bouge même pas.

La même femme réapparaît, mais cette fois, extraordinairement calme, apaisée... humaine. Elle lui adresse la parole sur un ton amical.

— Jean-Baptiste Jarot ?

— Oui ? dit-il dans un souffle perdu.

— Pars rapidement !

Il la regarde, cette fois avec un air d'incompréhension, mais presque rassuré.

— J'allais le faire...

— D'ici une heure, un homme va venir... pour prendre ta fortune.

Lui qui allait se lever, reste assis.

— Comment sais-tu tout ça ? Tu es une femelle du diable ? Un succube ?

— Non, c'est mon ancêtre. Ne cherche pas à comprendre l'incompréhensible... je viens réparer un crime envers ta famille, tes descendants.

De plus en plus effaré, Jean-Baptiste, pourtant, la croit. Sans doute sa passion pour le Tarot de Marseille.

Simplement, lui qui pensait que ce n'était qu'une sorte de passe-temps, s'aperçoit soudainement de la véracité de "l'au-delà".

— Merci... apparit...

Elle lui coupe la parole.

— Joséphine Jarot... née Thiérrard. Mais avant que tu ne partes en courant, après avoir bien caché ta fortune, j'ai un service à te demander.

— De quoi s'agit-il ?

— Je vais te raconter.

XIX

- de Jérôme à Jérôme -

30 mai 1822. Paris.

Les deux comparses, dans leur chambre du petit hôtel sis au n°114 de la route d'Orléans, se sont mis à genoux.

Le regard "enluminé"¹⁹ de son prochain sacrifice, Raffaello se signe et prie.

— San Pietro mi apra le porte... ho fatto la volontà del Papa, psalmodie presque Raffaello.²⁰

Quant à Federico, il se précipite à la fenêtre, sans plus craindre de prendre une balle tirée par l'un des policiers encerclant l'hôtel. Il hurle :

— Che bruci tutto, che resti Lui !²¹

Le léger bruit du déclencheur de l'horloge est le dernier son qu'entendent les deux spadassins envoyés par commandement du pape Pie VII.

Une explosion abominable fait trembler tous les immeubles alentour, tandis qu'une fumée âcre se répand sur la route d'Orléans, au-dessus des ruines du 114.

— Amédée, je n'ai pas l'impression qu'il va y avoir des survivants.

Le lieutenant Dieuleveult se tourne vers son subordonné, le brigadier Amédée Lamorie, qui semble frappé de stupeur.

— Qu'y a-t-il donc, brigadier ? Vous ne vous sentez pas bien ?

— Ma femme... ma femme était dans l'immeuble du 112, du mauvais côté.

— Votre femme ?

— Oui, mon lieutenant, je suis... j'étais propriétaire.

¹⁹ Non ! Ce n'est pas une "coquille", mais bien le mot... donc pas "illuminé". NdA

²⁰ Saint Pierre, ouvre-moi les portes... j'ai accompli la volonté du Pape.

²¹ Que tout brûle, qu'il demeure !

Dieuleveult tourne la tête vers ce qu'il reste d'un côté du 112, jouxtant l'hôtel.

— Mon vieux, toutes mes condoléances. Je vous dégage de votre service pour aujourd'hui... Vous avez des enfants ?

— Oui, un garçon, Hector. Il n'a qu'un an, mais heureusement, il est chez ma grand-mère, à Saint-Mandé.

— Eh bien, vous voilà père et mère, mon vieux.

*

— Bon, lieutenant, notre p'tit Jérôme est parti trop tôt pour Le Havre. Il doit déjà être en route pour Baltimore.

— C'est sûr. On le rappelle ? Eugène-François Vidocq, chef de la Sûreté, en prend son parti.

— Oh, pas de courrier d'ordre de retour, après tout, les voyages forment la jeunesse, Clément.

*

12 août 1822.

Vidocq tient une lettre en mains.

— Bien, nous avons des nouvelles, à la fois de Rome et de Washington, Dieuleveult !

— Et alors ?

— À Rome, il semblerait, selon mon ami Amedeo Scarfacci, qu'il se trame quelque chose d'abominable. Il n'en sait pas plus, mais il a eu une information selon laquelle un Américain bien intégré au Vatican préparerait un sale coup.

— Palsambleu ! Et côté Washington ?

— Le petit s'instruit. Il semble attendre quelques renseignements.

Le lieutenant Dieuleveult sourit.

— Comme vous disiez... les voyages forment la jeunesse.

*

25 février 1823.

— Tenez, mon cher Dieuleveult, une lettre de notre jeune arpète.

Vidocq tend le papier à son adjoint, qui lit avec plaisir la missive.

— Alors comme ça...

— Eh oui. On pouvait s'y attendre.

— Jérôme Latue, marié à une Américaine ! Tuidiou !

— La bonne nouvelle, c'est qu'il revient... avec femme.

— Nous en profiterons pour prendre des cours, chef ?

— De police ?

Clément Dieuleveult se met à rire.

— Y a peu de chance. La police parisienne est la meilleure du monde... Non, je voulais parler des cours d'anglais, chef.

— Bonne idée, c'est toujours utile d'apprendre des autres. Et d'ailleurs, c'est une partie de nos fonctions.

Dieuleveult, ayant devant lui un ancien bagnard devenu chef incontesté de la Sûreté ; par ses subordonnés en tout cas, esquisse un sourire.

— Sinon, des nouvelles de Rome ?

— Amedeo est sur la piste, mais il m'a fait savoir qu'il était lui-même, apparemment, sous surveillance.

*

13 juin 1823.

Le jeune futur père de famille, Jérôme Latue, à peine revenu des États-Unis, s'installe à son bureau.

Nommé enquêteur sur la ferme recommandation de Vidocq, il doit se remettre au travail, tandis que sa jeune femme, Rosalia Mancuso ; jeune Américaine d'origine sicilienne, installe leur petit appartement, rue du Transit, dans le Petit-Montrouge, juste à l'angle de la chaussée du Maine.

*

2 juillet 1823.

— Ça vous dirait d'aller à Rome, mon jeune ami ? dit le chef de la Sûreté, en arrivant

dans le bureau de Jérôme Latue.

— Pour ?

— Mon camarade Amedeo a des soucis avec son enquête sur cet Américain, dont vous m'aviez vous-même informé qu'il s'apprêtait à commettre un grand crime.

— Ah oui... Donato Capovilla, le frère de Raffaello, qui s'est fait exploser route d'Orléans. Je crains que même Hughes ne puisse dissuader Donato, même en tant que son ami... et encore, faudrait-il qu'il le veuille.

— Je crains en effet que Latue, avec ses antécédents babouvistes, soit peu porté sur la défense de la religion.

Jérôme garde pour lui le sourire que ça lui inspire. Vidocq a beau être un ancien bagnard, c'est aussi un homme établi, désormais.

— Bien, chef.

— Vous serez de retour avant la naissance de votre fils, je vous en fais la promesse. C'est pour quand, d'ailleurs ?

— Normalement, vers septembre, plus ou moins.

*

19 juillet 1823.

— Merde, merde, merde !

— Qu'y a-t-il, chef ? questionne, surpris, le lieutenant Dieuleveult.

— Le pape vient d'avoir un "accident", survenu il y a treize jours. Je te lis la lettre de Jérôme, envoyée grâce à ton frère, par sémaphore :

"Dans la soirée du 6, Pie VII, qu'on avait laissé momentanément seul dans son bureau, voulut se lever de son fauteuil en s'appuyant sur sa table de travail. On avait fixé derrière lui un cordon au mur, qu'il agrippait pour se mettre debout ; mais sa main affaiblie atteignit mal le cordon, qui lui glissa des doigts. Perdant l'équilibre, le pape tomba lourdement sur le carrelage et se fractura le col du fémur

gauche. Il est désormais alité. Votre ami Amedeo Scarfacci et moi soupçonnons fortement que ledit cordon fut enduit d'une graisse tirée de la cire d'abeille. Malheureusement, celui que nous suspicions s'est donné la mort dans le Tibre."

— Eh bé !

*

24 août 1823.

Dieuleveult est à son bureau, en train de lire, silencieux, Le Journal des Débats du jour.

"ROME — Mort de Pie VII

Sa Sainteté le pape Pie VII s'est éteinte à Rome, le 20 août, après un pontificat de plus de vingt-trois années. Cette disparition, quoique attendue depuis plusieurs semaines, survient dans un contexte délicat pour les équilibres européens, où la question spirituelle reste intimement liée aux dynamiques politiques.

L'illustre défunt, que l'on vit tour à tour captif et restaurateur de l'unité ecclésiastique, laisse derrière lui un trône de saint Pierre à nouveau fragile. Le conclave à venir retiendra, sans nul doute, l'attention des cours chrétiennes.

(La suite à la page 2)"

— Ah ben... on n'est pas dans la merde, dit-il à haute voix, soudainement.

Jérôme Latue arrive à cet instant-ci, une écharpe de portage dans les bras.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Le pape est mort !

— Ah... bah, c'est la vie, dit sans rire Jérôme. Mais je voulais te présenter... mon fils !

Délaissant son journal, son supérieur se lève.

— Ah ! Comment l'as-tu appelé ?

— Jérôme... Jérôme Latue junior !

XX

- La fille aux cheveux rouges -

10 octobre 1848.

Grand salon de l'ambassade des États-Unis à Paris, 95 rue de Chaillot.

— Aaah ! Voici donc ce “Grand Noir” dont m’a tellement parlé mon père, dit joyeusement Jérôme Latue junior.

Le “Grand Noir”, Jack, ayant pris un peu “de bouteille” depuis 1822, salue très chaleureusement le fils de son ami français, Jérôme Latue senior.

— Merci, Jérôme. Mais où est donc votre père... Jérôme ?

— Là-bas, je crois. Toujours à vouloir tout organiser.

— Pour votre mariage, c’est une bonne chose d’avoir un père les pieds sur terre. Mais vous-même, il m’a informé dans sa dernière lettre que vous vous destiniez à la même carrière ? En ces temps révolutionnaires, c’est plutôt étrange pour un jeune homme ?

— Oui, mais être républicain, c’est peut-être aussi vouloir la paix dans les rues et les boutiques.

— Et la politique, vous n’y songez donc pas ?

— Je laisse cela aux professionnels, monsieur Jack.

Le “noble” Noir sourit, mi-figue mi-raisin. À côté de lui se tient en effet l’ex-révolutionnaire radical Hughes Lafontaine, babouviste parmi les babouvistes, guère ému par une République qu’il juge déjà trop bourgeoise.

Justement, si sa petite taille l’avait dissimulé aux yeux de leur hôte quelques instants, le pas de côté de son “frère” Jack l’a mis à découvert.

— Tiens, mais c’est... c’est vous ? Hughes ?

Le vieux révolutionnaire aurait rougi, si ce n’était sa maladie de peau, attrapée dans les

égouts de Paris à la suite du citoyen Marat.

— Bonjour, monsieur le fils, fait-il très élégamment, se courbant légèrement.

Jérôme junior ne s’attendait pas à cela de la part d’un jusqu’au-boutiste. Il lui rend respectueusement le salut, et...

— Où est votre bienfaiteur américain... monsieur Thomas Paddleton ?

Jack, étant le plus grand, tourne le regard dans la pièce de réception. Soudainement, il sourit en montrant discrètement du doigt un homme de forte corpulence.

Jack a le regard illuminé.

— Tenez, il est là, à côté de cet admirable William Cabell Rives, ambassadeur en titre.

— Vous le connaissez ? demande celle qui vient de se joindre à ce petit groupe, Lucia Della Corte, l’épouse de Jérôme Latue junior.

— Oui, j’ai eu l’occasion de le croiser. C’est surtout un ami de Hughes, même s’ils ne partagent pas toutes leurs vues sur le monde. C’est un homme de grande culture et d’ouverture d’esprit.

Lucia semble très intéressée.

— Ah, monsieur ! Présentez-moi, je vous en supplie, à ce généreux homme sans qui nous ne serions pas ici pour fêter notre union, Jérôme et moi.

— Mais, madame, c’est un véritable honneur d’être ainsi votre ambassadeur, si j’ose dire, auprès de son Excellence.

*

La jeunesse et le sourire de Lucia font merveille auprès de Rives.

— Ah, madame, c’est non seulement une joie de vous avoir fait ce présent de vous proposer cette salle, mais c’est pour moi un privilège d’en avoir été l’instrument. À votre mari, certes, mais aussi à une dame de si bonne compagnie.

Lucia, par son origine sicilienne, reçoit l’hommage avec respect, mais en restant “à sa place”.

— C’est grand merci, monsieur, de tant de compliments. Mais pardonnez-moi, je vois là-bas mon époux. Si vous me le permettez, je vais de ce pas rejoindre son bras.

*

— Mais dites-moi, mon ami, demande Lucia à son mari... qui est cette jeune personne aux cheveux rouges qui accompagne ainsi monsieur Thiérard ?

Jérôme junior cherche des yeux les personnes en question.

— Ah ! C’est la fille... Joséphine. Elle finira peut-être banquière, dit-il en riant.

— Ne soyez pas bête, mon ami. Un jour, les femmes auront une autre place que celle qu’on leur prédestine depuis l’aube des temps, vous rirez peut-être moins.

— Je vous aime, mamie, votre côté Olympe de Gouges m’émeut toujours.

Elle ignore la répartie d’un air mi-figue mi-raisin et s’éloigne d’un pas résolu.

*

Lucia s’approche de la jeune fille de quatorze ans.

— Bonjour mademoiselle, nous n’avons pas été présentées, aussi je me permets de le faire par moi-même. Je suis...

— Madame Lucia Latue, née Della Corte, à Corleone, au sud de Palerme, le...

XXI

- La grâce du coup -

— ...le 14 juillet 1821, dit Joséphine Thierard d'une voix monocorde.

Lucia Latue-Della Corte est sidérée de la connaissance qu'a cette jeune fille.

— Comment savez-vous tout cela, mademoiselle Joséphine ?

— Mon père m'a appris à tout savoir des autres avant même de les rencontrer, ne serait-ce que pour ce genre de "mondanité", dit-elle d'un ton froid, mais empreint d'un respect inné pour ses aînés. D'autant que c'est moi qui hériterai de la Banque familiale... le plus tard possible, bien entendu.

Disant cela, elle se tourne vers son père avec un regard trahissant un respect immense.

— Une femme à la tête d'une banque ?

Lucia, bien que portée par les idées naissantes du féminisme politique, n'en revient pas d'entendre pareille chose.

— Mon père a fait en sorte que la Banque Thierard & Cie soit une "société de personnes", non soumise à la réglementation pro-masculine.

Lucia en reste bouche bée.

— Je suis impressionnée par votre détermination, mon enfant.

Joséphine lui sourit enfin.

— Père, ayant perdu ma mère lorsqu'elle me mit au monde, le 2 janvier 1831, m'a éduquée en dehors des convenances habituelles réservées à notre genre, madame. Ainsi, même à mon âge, je parle déjà quatre langues et j'entretiens une correspondance fournie avec nombre de mes pairs, sous couvert d'un pseudonyme masculin... bien entendu.

Soudain, les deux femmes échangent un sourire complice, mâtiné de quelque chose comme une revanche.

— Extraordinaire !

— Ainsi, je correspond avec messieurs Georges Peabody, que connaît bien notre hôte, David Hansemann en Allemagne, Carl Mayer von Rothschild en Italie ; vous devriez le connaître pour ses œuvres caritatives dans le Royaume des Deux-Siciles ?

— Ça me dit quelque chose, en effet.

— Sans oublier, bien sûr, l'excellent Willem Hendrik Suringar, aux Pays-Bas.

Lucia, ne pouvant dire un compliment de plus sans paraître inconvenante, s'éclipse après l'avoir salué.

— Je vous souhaite de réussir une vie pleine, mademoiselle.

6 mars 1857. Paris.

2 rue Saint-Pierre-Popincourt.

Une jeune fille aux cheveux rouges est au chevet de Vidocq, alité.

— Ah, ma petite, tu es bien gentille de me garder ton amitié indéfectible.

— L'honneur de l'amitié prévaut toujours, monsieur.

Il se tourne vers elle, affaibli déjà, mais lucide encore.

— Tu sais, aujourd'hui, cela fait cinquante-huit ans, jour pour jour, que j'ai réussi ma première évasion du bagne de Toulon... avec l'un de mes codétenus, Hughes Lafontaine.

Elle ouvre de grands yeux.

— C'est extraordinaire !

— Quoi donc, ma belle ?

— Il y a neuf ans, presque, j'ai rencontré cet homme-là ! Petit, légèrement rondouillard, l'œil vif et le parler franc et juste. Cette fois, c'est Vidocq qui est étonné.

— Ma petite... pour une banquière, fricoter avec un babouviste, c'est étrange.

— Vous savez bien que ce n'est pas "la Banque" qui me tient à cœur. C'est mon père, d'abord, pour qui je nourris un

amour reconnaissant, total et indéfectible. Pour ma mère, ensuite, que je n'ai pas eu l'honneur de connaître, puisqu'elle est morte en couche en me donnant vie... et enfin, ce que cette affaire peut apporter à d'autres.

Vidocq a l'air gêné. Joséphine s'en aperçoit.

— Qu'y a-t-il, monsieur ?

— Rien, rien... je t'assure.

Elle commence à froncer les sourcils ; elle sent bien qu'il y a quelque chose.

— Ne me mentez pas, monsieur. Vous savez que j'ai cela en horreur.

— Bien... remarque... peut-être vaut-il mieux que ce soit moi qui t'en informe. La fortune de ta famille provient...

Il a du mal à déglutir.

— Elle provient de quoi ? s'enquiert Joséphine, haussant légèrement le ton.

— D'un vol !

*

Dans le petit salon de l'appartement de Vidocq, tous deux sont assis, l'un en face de l'autre, à côté de la cheminée où brûle un feu ; seul témoin de la scène. Sur la table basse, deux tasses de café fument encore.

— Eh oui. Ton ancêtre, Paolo Tériardi, engagé volontaire dans l'armée d'Italie en 1796, après avoir déserté de l'armée austro-hongroise, s'est retrouvé à Toulon. Là, il a fait la rencontre d'un Jean-Baptiste Jarot, prêteur sur gages dans cette même ville. Il avait amassé une fortune peu après la Révolution, notamment avec les assignats.

— Et donc, mon ancêtre l'a volé ?

— Oui.

24 décembre 1870. Paris.

Hôtel de Lauzun, 17 quai d'Anjou, sur l'Île Saint-Louis.

Il fait extrêmement froid, moins onze degrés. Les Prussiens encerclent la capitale depuis septembre.

La cheminée délivre une chaleur agréable. L'homme, couché sur le sofa juste en face de l'âtre, a le visage blême.

Sa fille, qui a déjà pris les rênes de la Banque Thériard, est à genoux, la tête dans les mains tremblantes de son père.

— Pourquoi... pourquoi papa... notre fortune est due à un crime ignoble ?

Son père tourne un visage ridé avant l'âge, comme habité d'un sombre passé. Une larme coule sur sa joue. Il regarde sa fille qu'il a formée seul, avec quelques précepteurs et préceptrices d'exception.

— Je sais, Joséphine. C'est pour cela que j'ai essayé, tant bien que mal, de faire le bien autour de nous. Sans dilapider ce vol... au contraire, en faire profiter les autres. Promets-moi de continuer sur cette voie, ma fille adorée.

— Oui papa.

L'émotion la submerge. Elle, si forte d'habitude pour s'imposer dans un monde "d'hommes", pleure à chaudes larmes. Elle sait que la fin de son "dieu vivant", comme elle dit si souvent, est proche.

— Tu diras à Ferdinand de se méfier de ses élans humains. J'ai peur qu'il fasse une bêtise par amour ou fraternité. Tu as bien choisi l'homme qui t'accompagne. Comme cela, tu réparas un peu le mal qu'a fait notre aïeul envers sa famille... même si c'est un "adopté".

— Oui papa... mais tu le connais. Je ne peux mettre en cage l'ami de Hugo et Vallès, ou de mes sœurs ; Dmitrieff, Jardinaud, ou Louise Michel.

Doucement, Clément Thériard ferme les yeux. Sa tête penche sur l'épaule de sa fille.

21 décembre 1881. Paris.

Fin d'après-midi, gare de Lyon.

Édouard Fabien de l'Estreste, secrétaire particulier de l'ex-député Baptiste Jarot, attend son maître sur le quai.

Le train, dans un bruit infernal de machine à vapeur, stoppe enfin.

*

— Bien, mon cher Édouard, allons directement chez cette prostituée, cette succube immonde qui dilapide encore l'argent volé à mon père... surtout avec ces anti-France, comme pourrait le dire le jeune Barrès. L'autre jour, avant ma visite à mon ami Raffaello Capovilla, j'en parlais avec Déroulède. Il pense comme moi... avec l'armée, on pourrait en finir avec ces gueux.

*

28 quai des Célestins, vers seize heures quinze.

Le coche du vieux Jarot s'arrête.

— C'est bien au 3^e ? Madame Robuchon, c'est cela, mon petit Édouard ?

— Absolument. Elle vous est acquise, entièrement.

— Bien, je vais pouvoir ainsi préparer mon attaque en face.

— N'oubliez pas votre sabre, Maréchal Jarot !

— Bien sûr... il a toujours su couper court à mes ennemis.

*

Un quart d'heure plus tard.

La fenêtre ouverte laisse voir le 17 quai d'Anjou en face.

— Mon Maréchal, intervient la vieille Robuchon, voulez-vous du sucre dans votre thé ?

Il se retourne brusquement.

— Qu'est-ce que vous m'emmerdez avec votre décoction immonde de cette Perfide Albion.

La vieille dame, digne malgré le caractère impulsif de ce vieux militaire aigri, garde un sourire aimable.

Soudain, une forme vaporeuse apparaît juste devant Baptiste Jarot, alors qu'il venait de commencer à installer son arme à feu de longue portée. La forme semble flotter dans les airs.

Pris de terreur d'abord, l'homme de guerre, le politique, se reprend.

Il reconnaît la femme. Stupéfait, il bégaye.

— Jos... Joséph...

Un couteau de boucher sort alors de derrière la forme.

Un cri.

— Noooooon ! Pas ça.

L'apparition prend la forme d'une petite fille. Elle semble se battre contre "l'autre", mais le couteau s'abat directement dans le crâne avec un coup sec, d'une puissance incroyable.

Un éclair rouge-orangé éclate, ne laissant que la figure triste de la petite fille. La femme, elle, a totalement disparu.

La vieille dame, les yeux exorbités, ne peut que se signer. Mais avant de tomber sur son plancher, évanouie, elle entend, en face, un cri... une gueulante de joie, de délivrance.

— C'est fait ! Je revis !

XXII

- Au fil de la lame -

24 décembre 1881.

Colette, comme tous les matins, lit les faits-divers du *Figaro*.

“Nous apprenons le décès, dans des circonstances étranges, de Baptiste Jarot, héros national, Maréchal de France sous le règne de Napoléon Ier, ancien député en 1830, figure tutélaire de notre défense nationale.

Baptiste Jarot est né en 1789. En 1811, il avait dû s’engager comme simple soldat, à la suite de la ruine inattendue de son père, Jean-Baptiste Jarot. Survivant de la campagne de Russie en 1812, il fut d’abord nommé capitaine. En 1814, lors de la campagne de France, remarqué par l’Empereur, il fut nommé général sur le champ de bataille et anobli avec le titre de Baron de Saint-Mandrier.

En 1822, une sombre histoire, non résolue jusqu’à aujourd’hui, fit de lui la cible d’un attentat des “ultras”. Une explosion dans un hôtel du Petit-Montrouge scella le destin des spadassins venus l’occire.

Après avoir échappé à la “terreur blanche” de la première Restauration, il se rapprocha du cercle intime de Louis XVIII, et redora le blason familial en reprenant une mine de charbon, en Saône-et-Loire.

Sous Charles X, il partit aux États-Unis et en profita pour nouer des liens commerciaux avec la jeune République.

Enfin, après l’arrivée au pouvoir de Louis-Philippe Ier, il fut élu député de l’arrondissement de Toulon en 1831, mandat qu’il conserva jusqu’à son retrait de la vie publique en 1857.

On a retrouvé son corps sans vie, un couteau de boucher planté dans la boîte crânienne,

dans l’appartement d’une de ses amies — selon son entourage — Madame Robuchon.

Ce sont les circonstances de ce décès qui intriguent la Préfecture de police, et notamment Monsieur Macé, chef de la Sûreté, qui nous a déclaré :

“L’étrange ne fait pas partie de mes compétences. J’arrête-rai le moindre ectoplasme !”

*

Ambassade des États-Unis.

25 décembre 1881.

Alors qu’il marche vers son bureau dans l’ambassade en lisant la presse, un article du *Moniteur* attire l’attention de Joseph Jarot, mari de Colette et interprète personnel de l’ambassadeur, Levi Parsons Morton.

Le *Moniteur*

25 décembre 1881

Paris, édition spéciale
Changement de nom à l’ambassade des États-Unis : une polémique inattendue.

Un événement discret, mais pour le moins surprenant, a secoué la communauté diplomatique ce mois-ci : l’ambassade des États-Unis à Paris, longtemps établie rue de Chaillot, a vu son adresse officiellement modifiée pour déménager rue de Bitche.²²

Ce changement, apparemment sans grande importance, a rapidement suscité l’indignation du Département d’État américain, qui a exprimé son désaveu dans une lettre adressée à l’ambassadeur Levi P. Morton.

Un geste qui pourrait avoir des répercussions plus larges sur

²² Les anglophones auront compris immédiatement, “bitch”, en anglais veut dire “chienne” au mieux, “ salope ” au pire. D’où le dilemme. Fort heureusement pour les relations franco-américaines de l’époque, la Place fut rebaptisée “Place des États-Unis” et la Place de Bitche se retrouva dans le 19^e arrondissement.

les relations franco-américaines ?

Nous avons enquêté sur cette décision et ses possibles conséquences.

(voir page 2)

*

8 août 1899.

Ambassade des États-Unis.

Malcolm Lafontaine vient d’arriver. Il est là pour préparer un événement durant l’Exposition universelle qui débutera le 15 avril prochain.

Il s’est installé dans un petit hôtel parisien, plutôt que de choisir un grand hôtel. La chambre est payée par la Grand Army of the Republic²³. Malcolm, en homme honnête, ne s’autorise pas à dilapider l’argent de l’organisation.

À l’accueil de l’ambassade, une jeune femme souriante est derrière le bureau.

— Bonjour mademoiselle, vous parlez anglais ?

— Oui, sourit la jeune femme, avec un léger accent américain.

Malcolm a l’air enchanté.

— Je viens, représentant de la Grand Army of the Republic, pour préparer notre événement durant l’Exposition universelle de l’année prochaine.

— Ah, mais c’est très intéressant, dites-moi. Et donc, que puis-je faire pour vous ?

À cet instant, Joseph Jarot intervient un peu sèchement :

— Mademoiselle, vous n’êtes pas là pour faire la causette, mais pour diriger au plus vite nos visiteurs vers la personne adéquate.

Surprise par cette remontrance malvenue, elle se tait, tenant à son emploi.

Cependant, le soldat vétérane ne l’entend pas de la même manière. Il est absolument ou-

²³ Organisation de vétérans républicains de la guerre de Sécession, abolitionnistes et pro-émancipation.

tré de l'attitude de ce Français arrogant.

— Mōssieur, je vous prie de ne pas importuner madame, qui fort civilement et professionnellement allait justement me renseigner.

Joseph se laisse aller à son défaut majeur, l'impulsivité.

— Mais monsieur, je ne vous permets pas de m'adresser la parole sur ce ton-là !

Malcolm, sûr de lui, et de défendre l'honneur de la jeune femme face à un "jeune freluquet", se raidit.

— Je suis prêt à en répondre.

— Vous en répondrez, monsieur. Où puis-je vous envoyer mes témoins ?

Quelques minutes plus tard, dans le bureau de l'ambassadeur Morton :

— On vient de m'informer que vous allez croiser le fer avec l'un de nos anciens combattants ?

— Oui, Votre Excellence, dit Joseph avec un rien de provocation.

— Alors Monsieur, si vous voulez tant que ça vous découper, faites-le donc là où les touristes n'arrivent qu'à dix heures... aux jardins du Trocadéro.

*

"Le Matin" du 10 août 1899

page 3 :

UN DUEL

AU TROCADÉRO

Le traducteur d'ambassade succombe sous le sabre d'un vétérinaire américain.

Il est des matins où l'Histoire, dans le silence ouaté de la brume, reprend des airs de tragédie classique.

À l'aube, dans le jardin du Trocadéro encore désert, un duel s'est déroulé entre deux hommes : l'un, vétérinaire américain de haute distinction, en visite officielle dans notre capitale ; l'autre, un jeune traducteur employé auprès d'une institution diplomatique.

Le différend, selon nos informations, aurait pris naissance la veille dans le hall d'un bâtiment officiel, à la suite d'une altercation verbale — des mots durs, un ton jugé déplacé, une offense faite à une jeune employée.

L'affaire, dont on taira ici les noms par respect des convenances, a trouvé son funeste épilogue au petit matin.

Les témoins, tous deux discrets et respectueux du rite, ont vu s'opposer les lames dans une élégance glacée.

Le jeune traducteur a été mortellement touché au flanc.

L'ambassade concernée n'a pas souhaité commenter.

On nous indique que les autorités diplomatiques s'emploient à éviter tout incident officiel.

Ce drame, aussi triste que rare, rappelle que l'honneur demeure, pour certains, une affaire d'épée — même à la lisière du XX^e siècle.

*

112 avenue d'Orléans.

Le jeune Gustave rentre en courant dans le petit appartement, un journal brandi dans la main. Sa mère, en train de finir le repassage des chemises de son mari — "en voyage officiel au Maroc", selon ce qu'il lui avait dit — se fâche gentiment :

— Gustave ! Je t'avais déjà dit de ne pas trop papoter avec Marion, à son kiosque... Va rechercher ta petite sœur, chez Berthe.

— Mais maman... On parle de papa, là-dedans !

(Suite au prochain épisode...)

XXIII
- L'aveu -

24 décembre 1902.

112 avenue d'Orléans.

Colette et Maximilien se regardent, s'interrogeant l'un l'autre en silence.

L'ombre est passée et ce bruit soudain les laisse perplexes.

— Colette ?

— Oui, mon ami ?

— Je vais aller aux nouvelles.

Colette, bien que désirant qu'il reste, sait qu'elle ne pourra le retenir... et puis, elle-même aimerait bien savoir ce qu'il en est de ces deux étranges événements.

*

— Personne parmi vos voisins n'a vu ou entendu quoi que ce soit. J'ai eu un peu peur de passer pour un fou, alors je n'ai pas insisté. Peut-être en saurons-nous plus demain, en lisant la presse.

Colette acquiesce d'un mouvement de tête.

— Dites-moi ma chère, avec vous Noël est une surprise continue ; cette ombre déconcertante, ce bruit... et ce père Noël qui joue de la voix ! Colette réagit à cette dernière remarque.

— Comment cela... le père Noël ?

— Eh bien oui, cette voix qui semblait très en colère, pronostiquant son retour.

— Je n'ai rien entendu.

Elle semble sincère aux yeux de son prétendant. Ce dernier, cependant, commence à s'interroger sur la santé mentale de Colette... Il change alors de sujet.

— Saviez-vous que ma famille était propriétaire d'un appartement dans cet immeuble, au siècle dernier ?

Colette, heureuse de ce changement de sujet, tant elle commençait à se remémorer des événements désagréables ; sourit de nouveau.

— Je crois que vous y avez fait allusion tout à l'heure.

— Oui, et ce que je ne vous avais pas dit, c'est qu'il y a eu une explosion au 114. Deux malfaiteurs se sont suicidés, tuant du même coup ma grand-mère paternelle au second étage de cet immeuble.

— Oh !

Maximilien baisse la tête, remuant en lui des souvenirs de son père lui racontant cette triste histoire.

— Oui... l'immeuble a été reconstruit après, mais mon grand-père n'a jamais récupéré ses biens.

— Vous l'avez connue, votre grand-mère ?

— Non, Olivia, jamais. Je n'ai pas connu non plus sa famille sicilienne, les Fraton. Et puis je ne suis pas si vieux tout de même, rit-il presque.

L'atmosphère devenant moins pesante, Colette se lève et remet un disque sur le phonographe.

*

14 février 1936.

— Bonjour, mademoiselle, lance Léon Blum à l'infirmière qui vient s'occuper de ses ecchymoses.

En effet, la veille, rue Tournon, Léon Blum a été agressé par des nervis fascistes français, qui ont voulu lyncher le leader de la gauche avant les élections du 26 avril.

Colette sourit, elle qui a adhéré à la SFIO dès sa naissance, en avril 1905.

— Pardon, monsieur Blum... mais c'est "Madame".

— Toutes mes excuses. Votre visage triste et votre air nostalgique m'ont fait penser à quelqu'un d'autre.

— Oui... Cependant, mon mari, Maximilien, est à l'Hôpital de la Charité.

Léon Blum, tout en se laissant soigner, s'intéresse naturellement à cette brave femme.

— Suis-je indiscret si je vous en demande la raison ?

— Du tout, monsieur le député. Tout comme vous, il est de la SFIO, et alors qu'il parlait avec notre jeune kiosquier, monsieur Gachont, de l'espérée victoire du Front populaire, deux jeunes membres des Jeunesses Patriotes du député fasciste Taittinger se sont attaqués à lui et l'ont roué de coups... mon pauvre Maximilien. Il va bientôt fêter ses 78 ans.

Blum a l'air sincèrement touché.

— Je suppose que vous allez lui rendre visite bientôt ?

Colette termine son travail, émue que cet homme ; figure incontestée d'une gauche humaine, un "si grand homme" dans son esprit ; puisse s'enquérir de son mari à elle. Elle reste sans voix un instant.

— Oui... J'y vais dès que j'ai fini mes visites. Je ne suis plus toute jeune, et j'aimerais bien profiter de mes dernières années avec mon époux.

Un léger sourire, plein de cet espoir "socialiste", naît sur les lèvres du député.

— C'est dans notre programme... camarade ; une retraite digne à soixante ans.

*

Hôpital de la Charité.

— Maximilien ?

Colette s'agenouille à côté du lit où son époux semble dormir.

Une infirmière arrive derrière elle.

— Pardon, madame, je n'ai pas fait attention à votre arrivée. On aurait dû vous prévenir à l'accueil.

Colette tourne et lève la tête vers elle, inquiète.

— Quoi donc ?

— Votre mari est malheureusement... décédé cet après-midi, dit-elle, réellement triste. Nous allons vous donner une chambre pour vous et votre époux, avant de l'emme-ner, très bientôt, à la morgue.

*

Depuis plus de deux heures, Colette reste là, silencieuse, mis à part ses pleurs, agenouillée à côté du lit de son défunt mari, Maximilien.

Soudain, une lueur orangée, presque rouge, apparaît dans la chambre.

Colette sort de sa torpeur.

Une forme se matérialise ; celle d'un homme.

Elle se souvient alors de choses anciennes, de souvenirs enfouis... ceux de sa fille. "Mais tout avait été réglé", pense-t-elle.

La forme prend corps. C'est un homme assez jeune, vêtu à la mode de la fin du XVIII^e siècle.

— Bonjour citoyenne, j'ai un message pour toi de la part de quelqu'un que tu dois connaître.

— Qui donc ? demande Colette, comme une automate.

— Joséphine Thériard, ta belle-mère, épouse de Ferdinand Jarot.

Bien que parlant à une apparition, la curiosité de Colette est plus forte que sa surprise.

— Quel est ce message ?

— Elle est dans ce même hôpital, en ce moment. Et elle a besoin de se confesser à toi, pour que son âme ne brûle pas... trop... aux Enfers.

Colette est abasourdie.

— Joséphine ? Mais elle est morte ! Assassinée en 1881 !

Les lèvres du personnage esquissent un léger sourire satisfait.

— L'Histoire a été... modifiée il y a... longtemps.

— Mais...

— Écoute, citoyenne, je ne suis que le messenger. L'aïeul de ton premier mari. Je suis Jean-Baptiste Jarot, né le 23 mars 1762 à Toulon... Va voir Joséphine. Moi, j'ai accompli ce que je devais faire pour que justice soit faite envers notre famille.

Mue par sa curiosité naturelle, Colette se lève d'un mouve-

ment brusque et déterminé. Elle embrasse la joue froide de son défunt mari.

— Maxi', je vais en avoir le cœur net.

*

Une chambre dans un couloir désert, à cette heure avancée de la nuit. Un jeune homme d'une vingtaine d'années garde l'entrée. Il n'a pas l'air commode.

Colette s'approche.

— Que voulez-vous ? questionne sèchement le jeune homme.

— Bonjour, monsieur. Je suis Colette Lam... Jarot. On m'a dit que madame Joséphine Jarot était ici.

Le jeune garde fronce les sourcils, maîtrisant sa colère.

— Ah... la "traîtresse". Entre, tutoie-t-il.

Il referme la porte derrière elle, violemment.

Une très vieille femme est couchée dans le lit face à la porte. Voyant rentrer Colette, son visage exprime la joie, les yeux mi-clos, tandis qu'une larme coule sur sa joue ridée.

Une lueur orangée s'insinue, clignote quelques secondes... avant de disparaître.

— Ma fille, j'ai été obligée de vous envoyer mon "messenger" seul, car je ne peux plus bouger de moi-même.

— Cette apparition, c'était... ?

— Par moi qu'il a voyagé dans le temps.

— Mais pourquoi ? Je ne comprends pas.

— C'est bien normal, ma fille. Mais à l'heure de mon trépas, je dois transmettre le secret.

Le secret de l'horreur qu'a commise mon ancêtre. J'ai cru que la haine envers Baptiste Jarot me libérerait... mais dieu m'a éclairée.

— Dieu ?

— Oui, une apparition ; un homme au crâne rasé, au regard doux et plein d'amour. Il portait une sorte de tige orange, comme mes cheveux.

Il m'a appris ce qu'il faut faire pour réparer et ne pas déchirer mon âme aux Enfers. Il me faut vous dire donc... Approchez-vous, ma fille, que je vous ra...

Sa main droite crispée s'accroche à sa poitrine, comme pour l'empêcher de s'échapper.

— Noooooon... mon dieu... pas tout de s...

D'un coup, sa tête retombe sur son épaule.

Sans vie.

(Suite au prochain épisode...)

XXIV

- Où finit le péché -

Le paysage américain en pleine nuit défile, tel un théâtre passant de l'ombre à la lumière des lampadaires de l'autoroute.

Le cuir chauffé durant la journée lui réchauffe les côtes. Le V8 ronronne comme un félin tranquille.

Antoine lève la tête un instant vers cette lune à peine entamée sur son côté.

“Et dire que quand j'étais jeune, il n'y avait que de poussives voitures”, pense-t-il avec un air de regret. “Je suis certain que papa m'en aurait offert une comme ça... si...”

*

L'accueil, à 1h50 du matin, est discret. Au Jefferson Hotel, le plancher craque avec élégance sous les pieds d'Antoine. Des fauteuils en cuir, des tables basses où sont posés avec esthétisme différents journaux meublent le coin qu'il voit en premier.

Personne dans le hall à cette heure-ci, sauf... ce vieil homme qui est à l'accueil, en train de passer le temps en lisant le dernier numéro de The New Yorker. Très posément, il lève la tête vers l'arrivant, les cheveux encore ébouriffés.

— Bonjour monsieur, vous avez des bagages ?

— Ils restent dans la Thunderbird, merci, sourit-il tout en regardant la pièce.

Une bibliothèque, bien fournie, en face de l'accueil, attire son regard.

Il est tellement excité d'être, pour la première fois en période de paix, aux USA, qu'il n'a pas envie de monter à sa chambre tout de suite.

L'homme à l'accueil, l'habitude aidant, comprend tout de suite.

— Voulez-vous que je vous fasse aérer votre chambre, avant que vous ne montiez ?

— C'est une bonne idée, mon ami. Je n'étais pas venu aux États-Unis depuis 1918, et j'ai bien envie d'en profiter aujourd'hui.

— Ah ? s'enquit le vieil homme, mais sans insister.

Antoine apprécie la manière courtoise de la curiosité de cet homme.

— J'accompagnais mon père, qui était diplomate, pour préparer le voyage du président Wilson à la Paris Peace Conference... je ne faisais qu'en profiter, bien entendu, je n'étais qu'un jeune homme.

— J'étais encore plus jeune, dit le réceptionniste, presque admiratif.

— C'était une période de joie, juste après cette boucherie immonde...

Antoine se perd dans ses souvenirs.

— Pardon, monsieur, si je vous ai importuné.

— Non, non, du tout mon ami. Mais vous seriez bien aimable de me faire porter ici un whisky. Je vais me poser là un moment, dit-il en désignant un élégant fauteuil en cuir.

*

Antoine se réveille un peu tard, il regarde sa montre.

— Merde ! Dix heures du matin.

Il prend le téléphone.

— J'aimerais un petit déjeuner à l'anglaise, s'il vous plaît.

— ...

— Ah oui, pardon... la 302 ! Pendant que je vous ai, il me faut une communication pour la France.

— ...

— Oui, pardon... l'Abbaye de Cîteaux, en France.

*

C'est au moment où un jeune homme vient de laisser le chariot du petit déjeuner qu'Antoine a enfin la communication avec l'Abbaye.

— Bonjour, je suis un ami du père Simon Applegood, puis-je lui parler ?

À l'autre bout du fil, une voix s'étrangle avec tristesse.

— ...

— Mort ? Mon Dieu ! Quand cela ?

— ...

— Ah, dans le train de retour de Paris...

— ...

— Le cœur ?... il lui a bien servi... depuis 1868.

— ...

— Certes, certes... non je ne sais pas si je pourrai être là. Malheureusement, je suis à l'étranger, de l'autre côté d'un océan. Mais je fais mon possible. Vous dites le 10 août... c'est vraiment malheureux et je suis réellement déchiré par ma probable impossibilité...

— ...

— Une cérémonie qu'il avait lui-même prévue ?

Antoine s'esclaffe de rire.

— ...

— Non, pardon, mais Simon m'a toujours étonné par sa précision d'orfèvre. Je serai là alors le 15 août à Saint-Sulpice !

Il raccroche, encore le sourire aux lèvres et une pensée émue pour son vieil aîné et ami.

— Bon... ce petit déj !...

*

8 août 1963

Un pub dans le centre-ville de Washington. Deux hommes discutent discrètement, deux bières sur la table.

— Alors, vieux camarade, que voulais-tu me dire qui ne pouvait être dit au téléphone ?

— Tu as gardé des liens avec tes anciens “amis” de l'OSS ?

— Quelques-uns... oui. D'une manière... amicale, évidemment.

— Je m'en doute, je vois mal le rédacteur en chef du Washington Post faisant du renseignement comme dans ce film incroyable.

Ils se mettent à rire, imaginant certainement une scène dans le second James Bond, avec Sean Connery.

— Oui, j'ai lu l'article dans le Time Magazine de la semaine, je me demande ce qu'en penseront les popofs à sa sortie en octobre. Mais ta question n'est pas d'ordre cinématographique, j'imagine.

— Effectivement. Un article sur les secrets du Vatican, ça t'intéresserait... ou pas ?

— Well, I never!

— Je comprends ta surprise, vieille branche.

— Je vais en parler à Katharine Graham tout à l'heure, comme ça j'espère te donner une réponse rapidement. Mais dis-moi... c'est toi qui as les documents ou pas ?

— Moi.

— Bon... on va te cacher d'abord, parce que Vatican ou pas, les voies du Seigneur sont impénétrables, pas ta vieille peau. Tu te souviens de l'OSS à Hadlow durant la World War Two ?

— Je m'en rappelle... merci.

— J'ai un de ces "amis" qui va nous aider. Je sais qu'il y a une maison à Arlington...

Antoine, qui avait apprécié son hôtel, a l'air déçu.

— Allez, je vais te faire un petit plaisir avant.

Antoine se demande si c'est du lard ou du cochon. Mais se rendant compte de l'humour de sa phrase, Alfred se reprend.

— Non, pas ça, sourit-il. Je pensais simplement t'inviter ce soir au restaurant, car je dois voir Hannah Arendt pour une autre série d'articles sur la guerre froide.

— Hannah Arendt... au Post ?

— Eh oui... mais ce n'est pas fait, elle n'est pas facile !

— Alors c'est avec joie que je viens, avant d'être enfermé... à la Tour de Washington !

Alfred éclate de rire en entendant ça.

*

Cantina d'Italia — 3205 K Street NW, 19h30.

Un restaurant dans le quartier de Georgetown. Trois hommes et une femme arrivent.

— Ciao, come va ? È sempre un piacere vederti. Your table is ready, please follow !²⁴

Alfred tapote l'épaule du patron.

— Merci Giancarlos, apportez-nous déjà...

Il se tourne soudainement vers Hannah Arendt.

— ...vous buvez, Hannah ?

En s'asseyant, elle fait juste un mouvement positif de la tête.

— Giancarlos... donc, quatre Dry Martinis.

Tous finissent par s'asseoir. Le rédacteur en chef du Post, surpris de la présence de cet homme qui accompagne depuis tout à l'heure la célèbre journaliste, se tourne vers lui.

— Pardon de ne pas avoir fait attention à vous tout à l'heure, dans le taxi.

— Je vous en prie, Hannah est une lumière qui attire tout. Je me présente : Rowan Lafenton, ethnologue.

Seul l'Américain réagit à ce nom historique, s'il en est.

— Vous êtes un parent de l'illustre Arden Lafenton ? Le défenseur des Amérindiens, sous la houlette de John Collier, et collaborateur "blanc" de Luther Standing Bear ?

— Eh bien oui, mais j'ai suivi une autre voie que mon père. Mais je ne veux surtout pas vous détourner de ce dont vous avez à parler avec Hannah.

Elle se penche sur son épaule.

— Tu es adorablement toujours aussi discret, Rowan.

Alfred en profite.

— Je vous en remercie, Rowan... donc Hannah, tu sais

que notre propriétaire, Philip Graham, est mort il y a quelques jours.

— Oui, et c'est enfin une femme qui va porter la flamme du métier haut et fort.

— Eh bien justement...

Le patron arrive à ce moment-là avec les boissons sur un plateau, accompagnées d'un vaste plat de victuailles.

— Posso offrirvi alcuni stuzzichini ?²⁵

En voyant le plat, Rowan est comme hypnotisé. Le plateau est rempli d'olives dans un mélange d'herbes ou d'ail, des crevettes et des huîtres, des tranches de prosciutto et de salami, du parmigiano, pecorino et de la mozzarella, le tout avec un accompagnement de focaccia.

— On n'a pas encore commandé ? questionne Rowan gentiment à l'adresse du patron.

— Ma... è un gift ! répond-il, feignant d'être insulté.

Les sourires sont communs. Et le patron repart, amusé.

— Mais dis-moi, Alfred, par contre — je n'ai rien contre vous, monsieur — pourquoi es-tu accompagné d'un si charmant vieillard ? dit-elle en souriant malicieusement.

— C'est un vieil ami de la Seconde... pasteur de son état, bien qu'il se vautre dans le péché !

— N'exagère pas, Alfred... à mon âge ça devient rare de pouvoir pécher dans la joie.

Seule Hannah éclate de rire devant les visages interrogateurs des deux Américains. Au bout de quelques longues secondes de rire, mettant les deux mains sur la table, elle explique :

— *In France, there's a phrase, "péter dans la soie," which means living a carefree, luxurious life, usually with a*

²⁴ Salut, comment ça va ? Toujours un plaisir de te voir. Votre table est prête, suivez-moi s'il vous plaît !

²⁵ Puis-je vous offrir quelques bouchées ?

hint of arrogance or irresponsibility because you're wealthy. The phrase you just heard, "ça devient rare de pouvoir pécher dans la joie," is a playful twist on it. It replaces "péter" (to fart) with "pécher" (to sin), and also swaps "soie" (silk) with "joie" (joy). In French, "soie" and "joie" sound quite similar, which makes the pun work even better. So the meaning shifts from living comfortably in luxury to the rare pleasure of being able to sin joyfully when getting older²⁶.... Évidemment, en anglais, ça n'a aucun sens !

C'est à ce moment-là qu'un individu se lève, bousculant sa chaise, qui tombe par terre. Il plonge son regard froid sur Antoine, comme une ombre du passé. Glissant sa main dans son manteau, il en sort un Berretta, lentement.

Antoine, seul, aperçoit le tueur. Son sang se glace.

L'homme se colle derrière lui. Appuie le pistolet sur la nuque d'Antoine, qui n'arrive même pas à crier, ni à bouger.

Le tueur baisse la tête, en souriant aux autres convives attachés et en train de rire encore.

Il chuchote à son oreille :

— È il momento della giustizia, mio amico. Non ti puoi nascondere dai peccati.²⁷

Un bruit sec.

²⁶ En France, il existe une expression, "péter dans la soie", qui signifie vivre une vie insouciant et luxueuse, souvent avec une certaine arrogance ou irresponsabilité parce qu'on est riche. L'expression que vous venez d'entendre, "ça devient rare de pouvoir pécher dans la joie", est un jeu de mots basé dessus. On remplace "péter", émettre un pet, par "pécher", commettre un péché, et on échange aussi "soie", la soie, contre "joie", le plaisir. En français, "soie" et "joie" se ressemblent beaucoup à l'oreille, ce qui rend le jeu de mots encore plus efficace. Ainsi, le sens passe d'une vie confortable et luxueuse au plaisir rare de pouvoir encore pécher joyeusement en vieillissant.

²⁷ C'est l'heure de la justice, mon ami. Tu ne peux pas échapper à tes péchés.

XXV
- La chute -

Début août 1964. Paris.

Appartement du 6^e étage du 112, avenue du Général-Leclerc.

Lorsque la lampe a totalement disparu, c'est comme si personne ne l'avait vue. Irène se tourne, le joint entre les doigts, vers l'amour de sa vie, Eilean.

— Tu en veux, aujourd'hui, ma chérie ?

Eilean secoue la tête silencieusement. Elle fait un bisou tendre à sa moitié.

Philippe, lui, toujours câlin, se pelotonne contre son compagnon cubano-américain, Marcos.

C'est ce dernier qui semble un peu perturbé.

— Vous n'avez rien entendu ?

— Quoi donc, Marcos ? dit Irène, riieuse.

— Je sais pas... il m'a semblé que... mais ça doit être cette beuh. Dis, Philippe, toi qui es le propriétaire des lieux, il ne s'est jamais rien passé de bizarre dans cet appartement ?

Philippe Lamorie réfléchit.

— Notre grand-père, à Irène et moi, Maximilien, nous parlait souvent de cette histoire qu'il tenait lui-même de son grand-père.

— Woooo Phil' my love... réagit Marcos, those old stories ? I just love 'em ; especially when it's family stuff.

— Oui, vas-y Philippe, dit Irène, déjà conquise d'avance.

— Eh bien, je crois me souvenir que ça se passait en 1824... Non !... 1822. Deux hommes sont partis du 114 pour aller assassiner un ancien militaire. Je ne me rappelle plus son nom... attendez...

Il réfléchit profondément, les yeux fermés.

— ...Baptiste Jorat !

— Baptiste Jarot, tu veux dire, frangin, le coupe Irène, qui, de

par ses études d'Histoire, a forcément un point d'avance.

— ...C'est ça, Irène ! Merci... et donc ces deux types, après l'explosion de leur "machine infernale"... C'était sur un des quais de Seine. Ça te dit quelque chose, Irène ?

— Oh oui ! Baptiste Jarot était un des préférés du roi Louis XVIII. L'explosion de l'appartement où il se trouvait, 28 quai des Célestins, est considérée comme le premier attentat à l'explosif ; après celui de la rue Saint-Nicaise, bien sûr. On a dit qu'il était chez une de ses maîtresses, une madame... Reblochon... ou un truc comme ça. Elle a toujours nié, disant que le maréchal Jarot avait organisé une réunion de son groupe de ralliés de l'Empire chez elle, pour des commodités géographiques.

*

Madeleine vient de sortir sur le palier du 112, à ce sixième étage. Son frère la rejoint presque aussitôt, pour se faire pardonner, laissant leurs compagnons respectifs dans l'appartement.

— Madeleine, pardonne-moi. Je sais bien que tu as échappé au pire avec cet énergumène de l'Hôtel-Dieu quand tu avais huit ans. J'ai l'impression que ce que vous m'avez raconté, maman et toi, à votre retour, a changé ma vie. Évidemment, il est difficile de dire à quel point l'avenir peut être chang...

Il est interrompu par l'arrivée, là, devant eux, d'une forme aux couleurs rouges et violettes. L'image d'un homme, à un moment — un homme habillé comme dans les films hagiographiques sur la Révolution de 89. À un autre moment, celle d'une femme... une femme que tous les deux connaissent bien, surtout Madeleine évidemment. Une femme aux cheveux rouges. Mais au lieu d'une colère meurtrière, la

femme paraît apaisée, presque "sage". C'est l'homme qui se matérialise.

Silencieux, devant sa lointaine descendante, Jean-Baptiste Jarot reste coi, alors que la nuée féminine — cette fois entièrement rouge — flotte doucement, comme attendant son retour en elle.

— Tu es ma descendante, à ce que m'a dit Joséphine.

Gustave est sidéré, stoïque. Madeleine semble tout à fait rassurée.

*

— Eh ben dis donc, pour être une histoire... c'est une histoire, rigole presque Marcos. Il se tourne vers Eilean.

— Tu m'passes le joint, camarade ?

Elle sourit. Le côté révolutionnaire guévariste lui semble tellement romantique. C'est son côté irlandais, au cœur tendre.

— Yes... camarade !

Mais elle revient à Philippe, emportée par sa curiosité naturelle.

— Donc, la famille Lamorie, si j'ai bien compris, est propriétaire de cet appartement depuis au moins 1822 ?

— Eh oui, Eilean !

*

— Je suis heureuse de voir que Madeleine ne soit plus aussi en colère.

— Oui, nous nous sommes expliqués. Je lui ai dit d'être heureuse que Paolo Teriardi m'ait volé ma fortune, ce jour-là, 10 juin 1797. J'allais faire l'erreur de partir pour l'Angleterre. Et quand, juste avant qu'il arrive, je suis parti, laissant ma fortune, croyant l'avoir suffisamment bien cachée... Mais ayant pris ce retard, j'ai évité le pire.

— Quoi donc, Jean-Baptiste ?

— Le bateau que je devais prendre a coulé à quelques distances de la rade de Toulon. Si bien que je vais partir, comme mon ami Hughes Lafontaine,

pour la nouvelle République américaine.

Madeleine pleure de joie, cette fois de reconnaissance envers l'apparition.

Elle se précipite dans les bras de son ancêtre pour l'embrasser. Mais malheureusement, elle trébuche sur un jouet en plastique oublié là par on ne sait qui. Si bien qu'elle et Jean-Baptiste tombent dans la cage d'escalier, jusqu'en bas, dans un fracas de bois brisé et de cris de douleur.

La forme vaporeuse se désagrège et disparaît, comme une ombre qui n'a jamais existé. Quant à Gustave, il n'est déjà plus là.

Quand la porte de l'appartement s'ouvre... Philippe regarde vers le bas, avant de se retourner vers les trois autres.

— Vous n'avez rien entendu, dites ?

— Non, non, rien.

— Je sais pas... j'avais cru...

Bizarre ! Tiens, le fils de ma grande fille a laissé traîner un de ses trucs là... des Lego !

Roman chaotique d'une famille à travers plus d'un siècle. Un lourd secret, une vengeance et enfin... une compréhension.

(extrait du chapitre XVIII) :

"[...] 9 juin 1797. Toulon.

— Quand partons-nous pour Londres, Jean ?

Ignace, l'aîné de la "fratrie babouviste" à Toulon, est un peu inquiet du temps que met Jean-Baptiste à se décider à partir.

— Je dois attendre quelqu'un. J'ai reçu un message inquiétant, mais sur un autre sujet, Ignace. Cependant, je te fais confiance, tu le sais bien. Donc, pars maintenant ; notre ami Godwin te recevra aussi bien que n'importe qui d'entre nous.

Ignace, bien qu'embêté de laisser Jean-Baptiste, son ami, ici et partir devant, décide finalement de suivre ce conseil amical.

— Bien, on t'attendra là-bas, Lise, Tonio, Marcus et moi.

*

10 juin 1797. Toulon.

Jean-Baptiste, affairé à finir de remplir sa malle, ne s'aperçoit pas de la lueur derrière lui, qui devient de plus en plus éclatante.

Une forme de femme se matérialise. Elle a les cheveux rouges et semble agitée.

Jean-Baptiste, en se retournant, se rend compte de l'apparition.

— Mais... mais...

— Tu vas payer, espèce de mécréant, immonde immoraliste, suppôt du mal !

La femme aux cheveux rouges, un rictus de haine aux lèvres, brandit un long couteau de boucher devant lui.

Apeuré, Jean-Baptiste cherche à fuir. Quand soudainement, l'apparition de la femme se brouille... et disparaît.

Jean-Baptiste, figé par la peur et l'angoisse de cet événement surnaturel, a du mal à respirer. Il tombe sur un fauteuil, heureusement derrière lui.

Le poids de sa chute écrase le fond. Il a les deux bras ballants sur les accoudoirs... quand... une nouvelle fois, la lueur rouge-orangé réapparaît.

